

EXCELSIOR

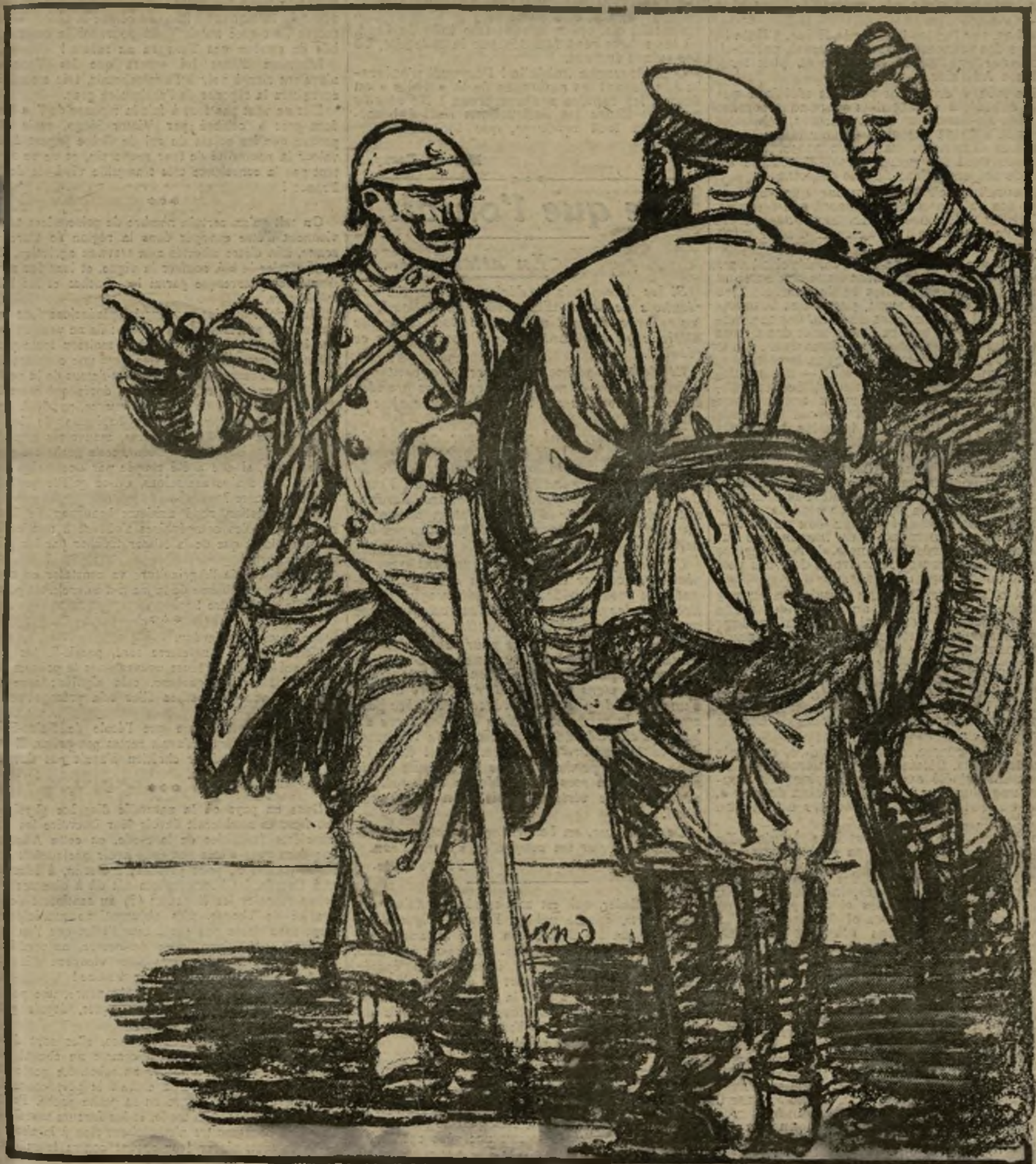
Journal Illustré Quotidien

Abonnements (au 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats sur ordre ne sont pas rendus.

« Le plus court chemin mène du plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'EXCELSIOR
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

TOPOGRAPHIE PARISIENNE, par MAXIME DETHOMAS



« Pour aller d'ici rue de la Paix, il faut prendre d'abord la rue de la Victoire ».

JATTE-PLAGE

Vous pensez bien qu'il s'agit de l'île de la Jatte-Jatte, qui est un peu mon domaine.

Autrefois, avant la guerre, j'y faisais mes promenades solitaires, car, si le dimanche l'île ressemblait de monde, elle devenait délicieusement muette durant la semaine.

Je n'avais que le pont à traverser, ou bien, si je désirais abordage plus romanesque, j'appelais le passeur de l'Arche-de-Noé — une vieille péniche transformée en fleurissante guinguette — et j'atterrissais sous les grands arbres velutés qui ombrageaient jadis une des « folies » du comte d'Artois. Jamais à rêver dans cette allée majestueuse, qui ne mène plus nulle part, et où tourbillonnent autour de vous les blancs filets des peupliers d'Italie qui déroulent sous vos pieds un poétique tapis de soie.

En bas, sur l'autre bras de la Seine, s'étale la « plage des princesses », où venaient, paraît-il, se baigner Pauline de Borghèse et, plus tard, la douce Adélaïde.

Plus loin, à droite du pont, ce n'étaient que des « caboulots », caboulots suspendus comme des nids au-dessus d'étages d'arbres, caboulots assombrés, comme exténués d'avoir tant chanté, tant ri le dimanche, d'avoir vu passer tant de canotiers dont les rames faisaient comme un bruit de baisers autour de l'île capotante.

Aujourd'hui, c'est en semaine que revivent celles des guinguettes qui ne sont pas fermées, et c'est des pulsations de moteurs et des roulements de tours que l'île au cœur d'acier vibre tout entière.

Mais il y a encore, de-ci de-là, dévalant vers la berge, des sentes creusées dans des sursauts fleuris, au fond desquelles brille l'œil glauque de la Seine, et il y a aussi, parmi des bosquets de poupée et des touffes de nain, des maisonnettes dont on ne sait pas si ce sont des décors de théâtre ou des demeures humaines. Dans l'île, on les appelle les « châteaux branlants ». Ils se composent un peu de tout — mais pittoresquement — de toiles peintes, de zinc découpé, de balustrades en ciment armé, vieux matériaux de démolition, et ils sont touchants et merveilleux, parce que tous les hivers ils disparaissent sous les inondations et tous les printemps ils réapparaissent parmi les fleurs. C'est une population mystérieuse qui les habite, dont on ne connaît pas les origines; une population flottante, parlant quand l'eau monte, revenant quand elle baisse; ce sont les « barons de la bohème » vivant un peu de tout — mais aristocratiquement — du braconnage sur la Seine, de la garde des canots, de l'élevage des chiens et des escargots, des fruits de leurs vergers et du passage des bacs.

C'est même, paraît-il, une population un peu frondeuse; pas contente du tout d'être reliée par des ponts au continent, et rêvant quelque gouvernement autonome, quelque principauté indépendante.

D'ailleurs, plus d'une fois, l'île de la Jatte a fait parler d'elle dans les annales policières. C'est dans le fameux *Bal des artistes*, au bout de l'île, qu'eurent lieu les querelles sanglantes entre Loea et les adorateurs de Casque d'Or.

Depuis la guerre, il va sans dire, ces bals n'existent plus. Néanmoins la première année, ils renaissent cet été avec une physionomie nouvelle, une tournure familiale « l'air de mer », et ce qui fut le *Bal des canotiers* est devenu *Jatte-Plage*.

Je m'y suis rendu dimanche dernier. En effet, on pouvait presque se croire dans une station balnéaire. Des enfants patageaient dans l'eau, construisaient des forts de sable. Et partout, sur les étalages, installés en plein vent, au lieu des briques et des gâteaux de Savoie gisaient des crabes et des araignées de mer. Les gargouilles vous offraient des oreillettes grises au lieu du soujon traditionnel, et dans les bassins profondes les ci-devant marchandes de frites jetaient des moules marinières. (Est-ce par les fruits de l'eau amère que la Jatte veut se purifier ?)

Certes, quelques usines roulaient tout de même, et on voyait, par les portes ouvertes, les anciennes valsesuses, en blouse noire, traîner des obus; mais les ateliers de l'autre rive n'avaient travaillé que la mi-journée, et les bacs, bondés à s'enfoncer, charriaient sans cesse une foule de promeneuses modestement endimanchées; jeunes permissionnaires venus au bras de leur fiancée reconnaître les lieux de leurs adolescentes amours; terrilions grisonnants qui poussaient des voitures d'enfant — mon Dieu! que les poupons sont nombreux cette année! — et, entre deux femmes brunes aux yeux dolents, j'aperçus un tout petit bonhomme, pas plus haut que ça, et

qui porte sur son casque en toile bleue cette inscription brodée à la main : « Je remplace mon papa, qui est au Trentin. »

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter devant ce groupe touchant.

— Au Trentin ?

— Oui, soupire la jeune mère, avec un accent rouennais. Son père est garibaldien; il a combattu en France; maintenant il est en Italie.

— Et c'est ce petit bonhomme qui doit le remplacer ?

Elle a un sourire douloureux :

— Il faut bien. C'est ma seule joie. Mais je ne le vois pas beaucoup. Ma sœur et moi, nous travaillons à l'usine... Ça fait du bien de respirer. Et puis, son père voudrait qu'on se fasse photographier dans l'île... parce que — l'Italienne rougit pudiquement — parce que... c'est ici qu'on est venu... avant la naissance du petit. Mais je vous demande pardon.

Et, enlevant dans ses bras le « remplaçant de son papa », elle court vers le photographe ambulancier qui opère devant une toile de fond, où les arbres sont fauchés par la mitraille, où des ruines fument.

O photographe imbécile ! Pourquoi n'opères-tu pas devant les ombrages de la « Folie » ou devant les rapides sentiers creux ? Ne sais-tu pas que toutes les destructions sont éphémères* que tout repousse, que tout renaît.

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Si les Allemands se déclarent satisfaits des résultats de la bataille navale du Jutland, ça les regarde. Mais il me semble tout de même difficile qu'ils aient engagé pour obtenir ce résultat.

Et c'est un phénomène assez frappant que ce résultat soit le même que celui des grandes offensives tentées sur terre par l'Allemagne et l'Autriche.

Ce n'est sûrement point pour avancer de quelques centaines de mètres que l'universaire s'acharne depuis le mois de mars contre le Mort-Homme, Donauwörth et le fort de Vaux. Ce n'était même pas pour prendre Verdun, mais dans l'espoir d'une opération beaucoup plus large devant rapporter de plus larges bénéfices.

Ce n'est pas non plus uniquement pour le plaisir d'occuper des sommets dénudés, désignés du nom érudition pittoresque d'As-tico, que les Autrichiens avaient attaqué avec quinze divisions dans le Trentin.

Et ce n'est pas non plus pour couler des bateaux, en en perdant soi-même qui sont d'un tonnage à peu près équivalent, que la flotte allemande vient de combattre. L'objet unique d'une flotte de guerre est d'assurer le libre passage de la mer aux navires de commerce du pays qu'elle défend. Or le blocus de l'Allemagne reste aujourd'hui ce qu'il était hier. Si celle-ci avait perdu le triple de bateaux mais avait réussi à rompre ce blocus ce serait au contraire une victoire. Mais il n'en est pas ainsi.

De sorte que, en bon français, cette affaire-là doit s'appeler un coup d'épée dans l'eau.

Pierre Mille.

M. Dalimier, qui est sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, comme nul ne l'ignore, n'ignore pas non plus que les Beaux-Arts ne se rattachent que très indirectement à la guerre. Aussi pour être mêlé, d'une manière quelconque, à la grande épopée, M. Dalimier s'est-il découvert un cœur de père pour les milliers d'artistes dont la guerre a supprimé le gagée-pain. Entre autres œuvres, il a fondé les matines nationales de la Sorbonne, dont le produit allait intégralement aux caisses de secours.

Mais, s'il y a des artistes prévoyants « genre fourmi » qui demandent trop, il y a des artistes insoucients « genre cigale » qui ne demandent rien. Et M. Dalimier apprend l'autre jour qu'un peintre, un de nos meilleurs peut-être, bien qu'il ne soit pas décoré, subissait silencieusement une gêne extrême.

Le sous-secrétaire d'Etat fut stupéfait et promit d'aviser.

Or hier, dans un atelier haut perché, mais rempli de merveilles, un homme est entré; un homme qui

fit tout d'abord au peintre de céans l'effet d'un fantôme préhistorique, car il disait :

— Bonjour, monsieur; je viens acheter un tableau de cinq cents francs.

Il y a, non loin du quai d'Orsay, un brave antiquaire d'origine grecque, bien que patiné de parisianisme. Connu du Tout-Paris collectionneur, il vend des monnaies de Sybaris et d'Egine, des bijoux de Pompeï, des terres cuites de Tanagra.

Or donc, un de nos hommes d'Etat, touchant de très près aux Beaux-Arts, entrât hier chez l'antiquaire grec et n'était pas peu surpris de voir sur le stock d'« antiquités » une banderole de mousseline qui portait piteusement le mot « rabais ».

— Mais, mon vieux X..., s'écria le visiteur, vous n'êtes pas fou ! Déprécier ainsi les merveilles de l'art classique !

— Monsieur, répondit textuellement l'Hellène, il me semble que les Français doivent à cette heure avoir de la mauvaise humeur contre la Grèce — et contre l'art grec aussi. Voilà pourquoi je crois habile de vendre mes Tanagra au rabais !

L'homme d'Etat lui assura que les Tanagra n'avaient rien à voir à l'affaire, mais, très amusé, il enregistra la réponse de l'antiquaire grec.

Elle ne vaut pas tout à fait la réponse de l'« Enfant grec » célébré par Victor Hugo, mais elle prouve que les sujets du roi de Grèce jugent à sa valeur la neutralité de leur souverain, et ne se sentent pas la conscience très tranquille vis-à-vis de la France !

On sait qu'un certain nombre de prisonniers turcs viennent d'être envoyés dans la région de Carcassonne, afin d'être affectés aux travaux agricoles. Ils vont sarcler le blé, souffrir la vigne, et leur fez sera d'un effet pittoresque parmi les souches et les blés mûrissants.

Mais voici que les paysans languedociens font entendre une protestation imprévue : ils ne veulent pas que les Turcs prennent part à la moisson toute prochaine ! Pourquoi ? Parce que c'est une coutume du Midi de la France de suspendre au-dessus de la porte familiale une petite gerbe d'épis dorés qui reste là d'un bout à l'autre de l'an. Elle exerce, paraît-il, une constante protection sur les habitants du logis, écarte d'eux maladies, chagrins, mauvaises nouvelles. En temps de guerre surtout, cette gerbe est précieuse ! Or, si elle a été coupée par des mains ennemies, des mains assassines, est-ce qu'elle portera bonheur encore ?

Cette question rend anxieux beaucoup de bonnes gens, et des octogénaires s'offrent à manier la faucille plutôt que de la laisser toucher par les prisonniers turcs !

Le ministre de l'Agriculture va constater en soupirant que le problème de la main-d'œuvre n'est point si facile à résoudre !

Mademoiselle Verdun.

Nombreux en Angleterre sont, paraît-il, les parents qui donnent à leurs nouveau-nés le prénom de Verdun. Pour les garçons, cela signifie : force et santé. Et pour les petites filles cela présage : vertu imprenable.

Voilà un symbolisme que l'école de Saint-Louis de Magnifique n'avait certes pas prévu. Il est vrai que le calendrier chrétien n'avait pas davantage prévu ce prénom.

Dans un pays où la naturelle disgrâce physique des femmes semblerait devoir leur interdire les extravagances fantaisies de la mode, en cette Allemagne dont vous n'êtes pas sans avoir quelquefois entendu parler, et, pour préciser, à Berlin, à Munich et à Dresde, les bourgeois ont dû à diverses reprises rappeler les élégantes (?) au sentiment de la gravité de l'heure. Ces objurgations municipales n'ont sans doute pas porté tout l'effet que l'on escomptait, puisqu'une lettre de neutre, aujourd'hui, nous instruit que les Dresdoises viennent d'inventer le... porte-monnaie dans la bottine !

Imaginez, sur le côté de la chaussure, une petite pochette comme on en excoquait, depuis peu, s'avisent de glisser leur bourse.

Pour payer la moindre saucisse, elles sont donc obligées de ployer la jambe comme un cheval qui va se faire appliquer un fer au sabot. Le geste est sans grâce, tant lorsqu'on extrait le porte-monnaie que lorsqu'on le réintègre en sa petite poche. Pourtant il est, là-bas, à la mode, et les fureurs moralisatrices du bourgeoisie n'empêchent rien à la chose.

Après tout, placer leur argent contre leurs chevilles est peut-être, pour ces âmes, une façon discrète d'exprimer qu'en leur pays les fonds sont en ce moment de plus en plus bas.

La Veilleur.

Méditations d'un optimiste

SUR LA GRÈCE ANCIENNE ET MODERNE

Quand je songe que des pédants odieux ont empoisonné une partie de ma jeunesse en me contraindant à admirer dans le texte l'héroïsme des Grecs, et quand je me souviens de tous les braves gens — sans compter lord Byron — à qui ces réminiscences classiques ont coûté la vie, je ne puis me défendre d'une certaine gratitude pour le roi Constantin et M. Skouloudis, qui viennent de remettre opportunément au point toute une légende.

Au fait, nous étions inexorables en ne nous défiant pas d'un peuple qui parle aussi constamment, et depuis tant de siècles, de son héroïsme. Si ces gens-là étaient si sûrs d'eux-mêmes, ils n'auraient pas éprouvé le besoin de faire dans le passé tant de bruit avec leurs armes. C'est, en somme, dans la comédie grecque que Matamore fit pour la première fois son apparition.

En définitive, Achille avait beau jeu à être brave, puisqu'il était invulnérable, et la prise de Troie est un de ces hauts faits militaires qui suffiraient à discréditer n'importe quel général qui n'eût pas été grec, et même à le faire condamner par le tribunal de La Haye.

A-t-on fait du bruit avec ces trois cents Spartiates, qui se sont décidés à aller défendre contre les Perses leur territoire envahi ? Pour moi, je suis fort scandalisé que dans des circonstances comme celles-là le système des engagements volontaires soit parvenu à fournir tout juste un contingent de trois cents hommes.

Vous me permettrez de passer sous silence cette bataille de Marathon, que l'on connaît uniquement par un seul survivant, lequel avait tellement couru, pour pouvoir la raconter, qu'il en mourut presque aussitôt.

Alexandre Dumas admirait fort ce dernier survivant, ancêtre des modernes reporters : point de doute qu'un vrai romantique eût fait mourir les soldats de Marathon jusqu'au dernier, mais alors qui serait-il resté pour apporter la nouvelle ? Alexandre Dumas se réjouissait fort de ce que ces Grecs eussent ainsi pensé à tout.

Après tout, les peuples sont ce qu'ils peuvent et l'héroïsme n'est pas le lot de tous. On peut concevoir à la rigueur que des hommes redoutent la guerre plus que tout et préfèrent le coup de pied dans le derrière à la baïonnette dans le ventre. Une chose cependant me remplit à la fois de stupeur et d'admiration, c'est de songer que depuis sept mois, le gouvernement grec pour faire une politique comme celle-là a jugé indispensable de mobiliser la nation tout entière.

L'idée de déguiser tous les adultes d'un peuple en militaires, de leur fournir à grands frais, des canons, des fusils et des armements de toutes sortes et cela avec l'idée bien arrêtée de ne jamais faire usage ni des armes, ni des soldats — cela m'apparaît, sans contredit, comme une des inventions les plus baroques les plus hilarantes et les plus saugrenues qui aient jamais traversé la cervelle d'un Grec.

Un détail ajoute de l'humour à cette plaisanterie : depuis que dure la farce de la mobilisation, ce sont les Alliés qui en paient les frais.

On dira que ces Grecs nous coûtent peut-être un peu cher, mais convenez qu'ils sont impayables.

Candida.

"LES LAURIERS SONT COUPES..."



L'ARCHIDUC EUGÈNE

Maintenant que l'offensive autrichienne est, pour le moins, ralentie, l'archiduc Eugène, vague cousin de François-Joseph, remplace à la tête de l'armée impériale l'archiduc héritier : question de protocole et d'intérêt dynastique.

La bataille de Verdun

NOUVEAUX ASSAULTS CONTRE LE FORT DE VAUX

Les Allemands ont repris, après trente-six heures d'un repos que leur épuisement rendait nécessaire, l'attaque frontale contre le fort de Vaux. Cette attaque s'est étendue au nord-ouest du fort jusqu'au bois Fumin, à l'est jusqu'à Damloup.

Le bois Fumin couvre les premières pentes de la colline qui s'élève au sud du village de Vaux et monte progressivement jusqu'à la croupe du fort, qui est à 1.300 mètres au sud-est du village. Nous occupons fortement cette colline, où se trouvent notamment des carrières très propices à l'organisation défensive. Toutes les attaques contre ces positions se sont brisées sous nos feux.

Il en a été de même de celles qui venaient de Damloup et essayaient de gravir la croupe du fort.

Contre le fort lui-même, l'ennemi a multiplié ses efforts. Malgré ses assauts répétés, malgré ses appareils lanceurs de flammes, nos soldats n'ont pas cédé un pouce de terrain.

Ce n'est que dans l'étroit espace que limite la face nord du fort que les deux infanteries se sont rencontrées. Partout ailleurs, l'assaillant a été anéanti avant d'avoir atteint nos lignes. C'est dire que ses pertes sont, une fois encore, de beaucoup supérieures aux nôtres, et qu'en cette bataille d'usure, c'est l'armée allemande qui s'use rapidement.

Jean Villars.

L'action de la France en Grèce

HEUREUSE ÉNERGIE

Aussi longtemps qu'on n'a fait que plaider, auprès du roi de Grèce et du gouvernement hellénique, les principes du droit constitutionnel, aussi longtemps qu'on a cherché à influencer la politique du roi Constantin par des appels au sentiment public de la Grèce, on sait quels résultats les Alliés ont obtenus. Le roi et M. Skouloudis ont poursuivi leur politique d'entente avec l'Allemagne et les Bulgares, jusqu'au jour où l'évacuation du fort de Rupel n'a plus laissé de doutes sur leurs intentions.

Les Alliés se tenaient sur le terrain de la discussion, ils parlaient le langage de l'idéalisme, ils essayaient de convaincre la Grèce par les arguments les plus justes et les plus nobles, tandis que l'Allemagne menait grand bruit de sa grosse artillerie. Le gouvernement français, ne voulant pas supporter d'être trompé, a changé de méthode. Et le changement lui a réussi. M. Skouloudis traitait les paroles des Alliés comme des chansons : il importait d'en chanter une autre.

Les mesures énergiques que le général Sarrail a prises immédiatement seront, nous croyons le savoir, accompagnées, s'il le faut, de plusieurs autres. Mais déjà la proclamation de l'état de siège à Salonique donne à notre corps de débarquement et à notre action militaire les sécurités désirables. L'expulsion des consuls des puissances ennemies avait été, en son temps, une opération de police excellente. Du moment que le gouvernement grec ne cachait plus son accord avec les mêmes puissances, il fallait continuer l'opération et prendre à l'égard des autorités de Salonique des précautions équivalentes. Tout cela est d'une logique irréprochable. Et cette politique, loin d'être une politique de violence, n'est peut-être encore que trop modérée puisque, loin de devancer ou de forcer les événements, elle les a accompagnés ou les a suivis.

Cela est si clair qu'il faudra une grande débâcle de mauvaise foi à Berlin si l'on veut y dénaturer l'action de la France et donner le change aux neutres. Cela est si clair que le roi Constantin et M. Skouloudis eux-mêmes n'ont d'abord rien trouvé à répondre à la communication qui leur a été faite. Allons donc au fond des choses : la politique de la Grèce a été inspirée jusqu'ici par la peur de l'Allemagne et par la conviction que les Alliés céderaient toujours. Les Alliés n'ont à faire peur à personne en Grèce. Qu'ils aillent droit leur chemin, qu'ils continuent, comme ils ont commencé, d'agir avec fermeté, conformément aux exigences de la situation. Et qui sait si, à la fin, la Grèce, sauvée de ses propres craintes, sauvée aussi des Bulgares, ne leur en sera pas reconnaissante ?

Jacques Bainville.

LA BATAILLE NAVALE

On commence à connaître les pertes allemandes. -- Il devient manifeste que les Anglais sont en droit de s'attribuer l'avantage.

A mesure que se précisent les détails de la bataille navale de Skager-Rak, les pertes allemandes apparaissent de jour en jour plus importantes. Malgré les soins de l'Amirauté allemande, qui n'accuse les coups qu'avec une discrétion qui contraste singulièrement avec la franchise britannique, l'Allemagne commence à se rendre compte que la prétendue victoire de sa flotte lui coûte aussi cher qu'une défaite, que le nombre des navires coulés est de beaucoup supérieur aux premières estimations et que la dispersion du reste de l'escadre, dont une partie s'est réfugiée dans les ports danois, n'est pas un de ces faits d'armes dont il convient de s'enorgueillir.

Un voyageur venant d'Allemagne annonçait hier à Copenhague qu'on n'ignore plus, à Hambourg, la perte du *Westfalen* et du *Lützow*. D'autre part, on télégraphie d'Ymuiden au *Daily Express* que les matelots allemands débarqués en Hollande, quand on leur a montré les bulletins de victoire de Berlin, se sont bornés à dire : « Malheureusement, nous savons à quoi nous en tenir. »



L'AMIRAL BERTRAM RAMSAY, ancien ministre de la Marine, n'hésite pas à déclarer nettement : « C'est une victoire britannique. »

On a les meilleures raisons de croire que les pertes allemandes comprennent au moins : 2 cuirassés, 2 croiseurs de bataille du type le plus puissant, dont le *Hindenburg*, le plus grand et le plus récent des navires allemands de première ligne ; 2 croiseurs légers du type le plus moderne (*Wiesbaden* et *Elbing*) ; 1 croiseur léger du type *Rostock* ; le croiseur léger *Frauenthal*, 9 contre-torpilleurs et 1 sous-marin.

Quant aux pertes anglaises, elles ont été franchement avouées dès le premier jour.

L'Amirauté publie en outre la liste des officiers tués et blessés. Cette liste comprend les noms de 333 officiers tués et 24 blessés. Parmi les morts, on signale les contre-amiraux Hood et Arbuthnot.

Comment la flotte de l'amiral Jellicoe décida de la victoire

LONDRES, 5 juin. -- Le secrétaire de l'Amirauté publie la déclaration suivante :

« Tant que le commandant en chef n'aura pas pu consulter les officiers qui ont pris part à la bataille navale et établir un exposé complet, toute tentative de donner un compte rendu historique détaillé du combat, qui commença dans l'après-midi du 31 mai et prit fin dans la matinée du 1^{er} juin, serait évidemment prématurée. Toutefois, le résultat est tout à fait clair. La grande flotte est venue en contact avec la flotte allemande de haute mer, à 3 h. 30 dans l'après-midi du 31 mai.

« Les vaisseaux de tête des deux flottes entrèrent vigoureusement le combat, dans lequel les croiseurs de bataille, les vaisseaux de ligne rapides et les autres unités secondaires vinrent prendre une part active.

« Des deux côtés, les pertes ont été lourdes ; mais, lorsque le gros de la flotte anglaise arriva en contact avec les navires de la flotte allemande de haute mer, une période de temps très courte fut suffisante pour obliger ces derniers, qui avaient été durement atteints, à chercher un refuge dans leurs eaux protégées.

« Cette manœuvre a été rendue possible par le brouillard et la visibilité atténuée, et bien que la grande flotte fût alors à même de prendre momentanément contact avec son adversaire aucune

action continue n'était possible. La poursuite fut continuée jusqu'à ce que la lumière du jour fût complètement tombée, alors que des destroyers britanniques étaient à même d'opérer avec succès une attaque contre l'ennemi. Entre temps, l'amiral sir John Jellicoe ayant reconduit l'ennemi dans son port revint à la scène principale de l'action. Il balaya la mer à la recherche des navires désemparés.

« Le lendemain, à midi, il devint évident qu'il n'y avait plus rien à faire. En conséquence, l'amiral rejoignit ses bases situées à 400 milles, fit remettre la flotte sous pression et, dans la soirée du 2 juin, il était de nouveau prêt à prendre la mer.

« Les pertes britanniques ont été déjà complètement exposées, et il n'y a rien à ajouter ni à enlever de ce que l'Amirauté a récemment publié.

« Les pertes ennemies sont moins faciles à déterminer.

« Il est certain que la statistique que l'Allemagne a fournie au monde est fautive, et nous ne pouvons être sûrs de l'exacte vérité.

« L'Amirauté britannique ne doute pas que les pertes allemandes ne soient plus lourdes que les pertes britanniques, non pas au point de vue simplement relatif des deux flottes, mais au point de vue absolu. »

« Un des plus glorieux faits d'armes de la marine anglaise »

Une éminente autorité de la marine française nous a fait, au sujet de la bataille du Jutland, les déclarations suivantes :

« Le résultat de la bataille est resté incertain, comme il arrive toujours sur mer, à moins qu'une des deux forces en présence ne soit complètement détruite. Cependant, deux points sont acquis. Les pertes sont à peu près égales des deux côtés, sinon en nombre, du moins en valeur et en tonnage : les Allemands perdent donc, proportionnellement, beaucoup plus. En outre, leur flotte de haute mer a dû rentrer au port sans avoir accompli sa mission.

« Ces deux résultats ont été obtenus grâce à l'habileté de la division des croiseurs cuirassés commandée par l'amiral Beatty, l'un des plus hardis marins de l'Angleterre. Ces bâtiments, très rapides et pourvus d'une artillerie puissante, jouent dans la guerre maritime le rôle d'éclaireurs. Ils sont chargés de rechercher l'ennemi et de garder contact avec lui. Dans la bataille, ils sont placés aux ailes et exécutent, grâce à leur vitesse supérieure, les manœuvres d'enveloppement.

« Mais leurs qualités offensives sont acquises aux dépens de la protection. Le blindage est d'épaisseur réduite, surtout à l'avant et à l'arrière. L'amiral Beatty n'a pas hésité à courir aux ennemis, dans l'après-midi du 31 mai, et cela dans des circonstances particulièrement défavorables. En effet, il avait le soleil derrière lui.

« Dans la marine à voiles, un grand avantage était acquis à celui des deux partis qui se tenait dans le vent de l'adversaire. En effet, il lui était facile de se porter au-devant de l'ennemi ou de le déborder en virant vent arrière, au lieu que ce dernier, pour la même manœuvre, devait lofer et courir des bordées, ce qui est une manœuvre plus lente, donc plus dangereuse.

« Aujourd'hui, c'est le soleil que l'on observe, au lieu du vent. Dans les combats à longue distance, la visibilité est une condition très importante. Elle est presque nulle pour celui des deux adversaires qui se trouve dans le soleil, surtout quand l'autre est bas sur l'horizon et que les navires ennemis sont devant une côte : ils se confondent alors avec elle. C'était là la situation de la flotte allemande, au soleil couchant, devant la côte du Danemark, et ce n'est pas pour un autre motif que les croiseurs anglais ont dû se rapprocher. Ils formaient, au contraire, une cible excellente, parce que leurs silhouettes sombres se profilaient sur le ciel lumineux.

« Le contact ayant été pris ainsi, a été maintenu toute la nuit. Tous les marins savent à combien de risques s'expose au contact d'une force plus importante : torpilleurs et contre-torpilleurs ont alors beau jeu pour s'approcher sans être vus et lancer leurs engins. Il ne semble pas toutefois que les Allemands aient profité beaucoup de la circonstance, et les pertes de la division anglaise ont surtout été causées par la grosse artillerie, tirant à distance relativement faible sur des coques médiocrement protégées.

« Somme toute, l'amiral Beatty s'est sacrifié héroïquement, et son sacrifice a eu sa récompense, car à l'aube les cuirassés anglais sont survenus et l'ennemi, qui ne cessait de manœuvrer pour rejoindre sa base, n'a échappé à la destruction complète que par la fuite.

« Un mot encore. L'état-major allemand a annoncé dès le premier jour, avec un empressément suspect, la perte du *Pommern*, sans spécifier autrement la catégorie de ce bâtiment. Mais de quel *Pommern* s'agit-il ? Ce nom était porté, avant la guerre, par un cuirassé datant de 1905, qui a été torpillé et coulé dans la Baltique, en juillet dernier, par un sous-marin anglais. N'a-t-on pas, pour dissimuler cette perte, baptisé *Pommern* une des nouvelles unités qui sont sorties des chantiers

allemands au cours de guerre ? Le nouveau *Pommern* pourrait bien être en ce cas un des dreadnoughts que les Anglais sont certains d'avoir envoyés par le fond. On voit la ruse. Elle est grossière. Elle est bien allemande. » — J. V.

Le récit d'un témoin oculaire

LONDRES, 5 juin. — Le *Scotsman* publie une description de la bataille navale faite par un témoin oculaire.

« Tous les navires de la grande flotte britannique frissonnèrent d'impatience, dit ce témoin, lorsque le message suivant fut reçu de l'escadre des croiseurs de bataille : « Je suis engagé avec des forces ennemies très importantes. »

« Les grands navires, en ordre de bataille, allèrent à toute vapeur et lorsque la grande flotte s'approcha du lieu de l'action, la fumée du combat nous enveloppa et le bruit incessant du canon nous fut apporté par le vent.

« Les navires de la grande flotte entrèrent dans la fournaise comme ils seraient allés aux manœuvres. Il était visible que les croiseurs de bataille venaient de traverser un dur combat. Nous défilâmes le long de la ligne allemande à plusieurs milles de distance, tirant bordée sur bordée. L'air était épais par des masses de fumées de toutes couleurs qui se dissipaient lentement, cachant souvent les navires amis aussi bien que les navires ennemis.

« L'adversaire tirait vite, mais son tir semblait quelque peu incertain. De nombreuses salves étaient trop courtes. Il était évident que les meilleurs navires étaient engagés dans l'action, mais il était impossible d'en connaître le nombre.

« Le témoin aperçut deux navires rouges de feu dans la fumée. Un officier fit cette remarque : « En voilà qui sont f... »

« A un moment donné, on eut perdu le croiseur *Lion* qui ne répondait plus aux appels ; on apprit plus tard que ses appareils de télégraphie sans fil étaient démolis.

« La nuit venant, les torpilleurs eurent l'occasion d'agir. Ils se lancèrent en avant ; l'un d'eux s'approcha d'un navire allemand, lui lançant des torpilles mortelles. Le navire allemand coula aussitôt ; mais, au retour, un obus frappa la passerelle du torpilleur, qui était chargé d'officiers, causant parmi eux des pertes terribles. »

Les récits des survivants

LONDRES, 5 juin. — Des survivants de la bataille arrivés à Devonport racontent que le combat soutenu par le *Warrior* et le *Defence* commença vers 18 heures.

« Les deux navires se trouvaient entre deux lignes de navires allemands et souffrirent sévèrement. Après quelques minutes, le *Defence* sauta et le *Warrior* était criblé de coups ; l'ennemi alors fit usage d'obus asphyxiants, qui suffoquèrent presque l'équipage anglais.

« Heureusement, ce combat inégal fut court ; au bout de dix-sept minutes, les Allemands se retirèrent.

« Le *Warrior* commença à se remplir d'eau et l'équipage dut se mettre aux pompes.

« Enfin, un navire auxiliaire apparut, prit le *Warrior* à la remorque et opéra un transbordement. Au bout de quarante-huit heures, le *Warrior* s'abîma dans les flots, peu après que le câble de halage eut été coupé.

« Les survivants racontent que le *Warrior* fut bombardé par cinq dreadnoughts et vingt destroyers allemands.

COPENHAGUE, 5 juin. — Le *Jyllands Posten* déclare que les trois survivants du bâtiment allemand V-48 qui ont été débarqués par le vapeur suédois *Pera* disent que leur bâtiment s'est trouvé engagé durant une demi-heure et a été coupé en deux par un obus anglais. La flotte allemande, disent-ils, était composée de 45 bâtiments, plus un certain nombre de petites unités. En outre, 40 autres bâtiments qui quittèrent Kiel pour le Cattégat. La flotte allemande sortit de Cuxhaven et de Wilhelmshaven en deux escadres séparées.

« Les Allemands ont combattu en lignes régulières au début de l'action, mais, plus tard, leur formation devint absolument confuse.

Une victoire russe sur le Pripet

PÉTROGRAD, 5 juin. — Les Russes ont remporté un grand succès sur le Pripet.

« Le chiffre des prisonniers capturés est de 13.000. Le nombre des canons et des mitrailleuses pris à l'ennemi est considérable. (Information.)

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22.

Ayuntamiento de Madrid

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du dimanche 5 Juin (673^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement intermittent.

A l'est de la Meuse, la lutte d'artillerie continue avec une extrême violence dans la région Thiaumont-Douaumont.

Les Allemands ont poursuivi dans la soirée et dans la nuit leurs attaques sur nos positions de la région de Vaux-Damloup.

Au nord-ouest du fort de Vaux, sur les pentes du bois Fumin, les tentatives répétées de l'ennemi ont été complètement arrêtées par nos feux. Tous les assauts dirigés entre le fort et le village de Damloup ont été également brisés.

Pendant la nuit, une lutte acharnée s'est livrée entre la garnison du fort de Vaux et les éléments ennemis qui s'efforçaient d'y pénétrer. Malgré les jets de liquides inflammables dont l'ennemi a fait un large emploi, nos troupes ont empêché l'adversaire de marquer aucun progrès.

Dans les Vosges, un coup de main dirigé par l'ennemi à l'ouest de Carspach l'a mis en possession de trois éléments de tranchées. Notre contre-attaque déclanchée peu après a chassé les Allemands de tous les éléments qu'ils occupaient.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur le front nord de Verdun, le mauvais temps a gêné les opérations. On ne signale aucune action d'infanterie au cours de la journée. Le bombardement a continué assez vif dans la région Vaux-Damloup et sur le fort de Vaux, où la situation reste sans changement.

Sur la rive gauche de la Meuse, duel d'artillerie intermittent dans le secteur d'Avo-court.

Journée calme sur le reste du front.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Le colonel Feyler cherche à démêler, dans le *Journal de Genève*, le mobile qui peut pousser l'état-major allemand à lancer l'attaque sur Verdun et à ne tenir compte ni des pertes les plus énormes ni des déboires les plus sanglants :

L'explication, dit le colonel Feyler, paraît être la suivante : les Allemands disent : « Nous voulons épuiser à Verdun les réserves de la France ; la bataille ne nous pas avant sans nous avoir vaincus ; si nous sommes vaincus sans nous avoir vaincus ; après le printemps, l'été, après l'été, l'automne. Alors les Français céderont et ce sera la paix, la fin des hostilités. »

« Que l'on remarque une chose : cette explication qui veut ce qu'elle veut pose non seulement la question de la dernière réserve et celle de la résistance morale, mais celle de la transformation du plan de guerre et l'état-major impérial.

Au début, la suppression de l'armée française était le plan. Les réserves allemandes se trouvaient alors contre l'armée russe et la détruisaient à son tour. L'Angleterre n'ayant pas eu le temps de créer une armée et voyant celles de ses associés lurs de crise se transformer à l'inévitable.

Aujourd'hui, il n'est plus question de tout cela. On ne parle plus de supprimer l'armée française, de la submerger, de l'écraser, mais on se propose de la concentrer sur elle les dernières disponibilités, afin d'opposer les réserves aux réserves, de les user les unes par les autres et d'aboutir de la sorte à l'annihilation de l'ennemi un arrangement acceptable. Le changement est complet.

Le correspondant militaire de la *Schlesische Volkszeitung* au quartier général allemand près de Verdun, écrit au sujet des difficultés qui assaillent les Allemands dans leur poussée sur Verdun :

« Les crêtes qui s'en vont vers l'est et qui couvrent les forêts du bois Bourro, le fort Marre avec ses épaves qui s'en vont jusqu'à la Meuse prennent, par leurs nombreuses fortifications bétonnées, leurs positions d'artillerie déjà préparées, les ouvrages intermédiaires et les fortifications de campagne, une importance considérable et une grande valeur, encore que les fortifications permanentes ne se soient pas révélées au cours de cette guerre comme le meilleur moyen et le plus sûr de se couvrir et de se défendre. Cependant, il ne faut pas trop les dédaigner. On doit supposer, en outre, que la pelle française et la science française des fortifications qui est extrêmement développée, ont travaillé toute la région Avo-court-Champré-Juvigny-Charny, Marceline, Monzeville, le Hornum, en un système de défenses qui se soutiennent les uns les autres. Les lignes de défense se succéderont : tout un labyrinth de tranchées, de travaux d'arcs et de communications permettra sans doute aux troupes françaises de traverser cette région en toute sécurité, bien qu'elle soit à découvert. »

Dix-sept mois de captivité et vingt-deux jours d'angoisse!

RÉCIT D'UN ÉVADÉ

Des amis m'ont dit :

— André Labat s'est évadé d'Allemagne. Interné au camp de Meschede, un camp dont on ne revient pas, il a réussi à s'enfuir. Pendant vingt-deux moroses journées il a erré, avec deux compagnons, en pays ennemi. C'est mourant de faim qu'il a atteint la Hollande. Ah! la fantastique évasion! Pommage qu'il se refuse à recevoir les journalis-



ANDRÉ LABAT

tes! quel article vous pourriez faire avec ses souvenirs!

Et j'ai voulu voir cet évadé.

Hier je l'ai joint. Il ne s'est point douté de ma qualité de journaliste. Ces lignes vont trahir son secret, mais il m'excusera sans doute. Son évasion ne lui appartient pas. Elle est faite de traits d'héroïsme qui font partie du patrimoine de la France glorieuse.

Il est bon que l'on sache ce dont sont capables ceux qui se battent pour le droit, la justice et la patrie éternelle.

Trente ans, mince, grand, un air de bravoure et de gaieté, des yeux rieurs qui se durcissent, par moments, en éclairs de volonté. André Labat ne semble point soupçonner le côté fantastique de ce qu'il appelle « son aventure ».

— On m'avait pris. J'ai filé. Ma voilà. J'ai eu de la veine... c'est tout!

Et je dois lui arracher les paroles, vaincre sa modestie, forcer ses souvenirs :

— Le début de la campagne ? Oui... j'ai naturellement été mobilisé le deuxième jour, étant de la classe 1906. Avec le... de ligne j'ai fait Mauberge, la Marne, Berry-au-Bac... comme tout le monde!

— Et vous avez été pris à ?...

— A Carnoy, le 17 décembre 1914. Un vilain moment. Je vous assure. Nous devions attaquer les lignes allemandes. Moi, ayant creusé les tranchées d'approche, je me trouvais exempt d'assaut... Seulement, quand, à 7 heures du matin, au moment où les fils de fer ennemis sautaient dans l'explosion d'une de nos mines, j'ai vu les camarades partir... ma foi! je suis parti avec eux en criant : « Suivez-moi, les gars!... »

— Et alors ?

— Eh bien, alors, ça tapait dur!... Avancait-on ? Reculait-on ? Je n'en savais rien, quand je me suis aperçu que j'étais, avec une dizaine de camarades et un lieutenant, entouré par l'ennemi...

— Vous étiez en pleins champs ?

— Non! Nous venions de sauter dans une tranchée très profonde... si profonde qu'on ne voyait rien hors de ce maudit trou. Ah! les Boches ont eu tellement du mal à nous pêcher là-dedans!...

Au pas de course, en les poussant à coups de crosse, on conduit les prisonniers à Bapaume. Ils n'ont rien à manger. Ils ne mangeront point avant leur arrivée au camp de concentration. Et c'est, trois jours plus tard, l'enfer de Wetzlar.

Labat y reste cinq mois.

Autorisé, de très loin en très loin à écrire à sa famille, ses lettres sont retenues de longs jours.

Et c'est la faim, la faim qui épuise, qui anémie.

Discipline de bagne, d'ailleurs.

Deux cents prisonniers, entassés dans une baraque, couchent sur des copeaux de bois, sont menacés de vermine, se lèvent à 5 heures du matin — en hiver — et vont travailler à des carrières de pierre.

Ils ont, pour se soutenir, café d'orge grillée et soupe claire de betteraves à bestiaux. C'est tout.

On les punit de cellule — cachot noir, sans air, où l'on jeûne — ou encore de « tonneau ». La pu-

nition de « tonneau » consiste à rester trois ou quatre heures, debout sur un tonneau, en plein camp, exposé au vent d'hiver...

A Wetzlar, on meurt beaucoup.

Le typhus sévit. La faim complète son œuvre.

Pourtant Labat va connaître un pire enfer :

On l'envoie à Giessen.

— Giessen, voyez-vous, explique-t-il, c'est Wetzlar en sévère!...

Ce mot dit tout.

Pourtant une consolation arrive au prisonnier.

Enfin ses lettres sont parties! Enfin sa famille le sait en vie! Enfin des colis lui arrivent...

Mais doule des vivres vont dès lors aider le malheureux à résister? Point! — L'autorité allemande interdit toute demande de « pain ». — Et « pain » signifie « tout ce qui nourrit ».

Père, mère, sœurs ne soupçonnent donc pas une telle détresse : ces colis contiennent des cigarettes — mais il est interdit de fumer — des gâteaux secs, des sucreries...

Des sucreries! Et la faim torture toujours le prisonnier.

...La faim! C'est la faim aussi qui a réduit à l'état de squelettes vivants ces Russes qui arrivent un jour à Giessen, demi-morts. Ils viennent du front français. Ils ont refusé de creuser des tranchées. Alors, pendant un mois, pendant trente jours, on les a soumis à un jeûne systématique : cinq jours sur six, ils ont été privés de toute nourriture, le sixième ils touchaient une soupe claire — de quoi agoniser cinq nouveaux jours...

Passons.

Ceci est écrit pour l'histoire, qui jugera.

L'histoire? Elle jugera aussi, sans doute, ce qui constituait à Giessen « l'alerte de nuit ».

Chose simple, d'ailleurs.

Alors que, recrus de fatigue, les prisonniers dorment, une sonnerie de fifres retentit.

Et la scène est sauvage :

D'une caserne voisine des fantassins allemands arrivent au pas de charge. Ils ont baïonnette au canon. Ils mettent le fusil à l'épaule...

« — Ordre aux prisonniers de se ranger en ligne. »

Et, désarmés, incapables de tenter un semblant de résistance, anémiés, abêtis, les prisonniers doivent obéir.

Ils sortent des baraques. Ils se rangent en ligne devant les fusils braqués.

C'est une alerte.

Cela se surnomme — car on raille parmi ces mourants — l'« exercice d'intimidation ». — C'est un procédé de la Kultur.

Cinq mois de cet enfer!

Nous demandons :

— Vous avez cru devenir fou?

— Oui... j'étais tellement impatient!

— Impatient? Impatient de quoi?

— De fuir, donc!...

Fuir. L'idée suprême demeure en Labat. C'est peut-être d'elle qu'il vit. Elle le nourrit. Elle le soutient.

Fuir? Il y est décidé. Un plan s'ébauche dans son esprit quand, brusquement, il quitte Giessen.

Où l'envoie à Meschede, en Westphalie. C'est parmi tous les camps de concentration le plus dur, le plus horrible.

Meschede est, à vol d'oiseau, à près de 200 kilomètres de la frontière. Personne ne s'en est jamais évadé. L'idée même d'une évasion de Meschede est folle :

— Très bien! songe Labat; puisque je suis à Meschede, c'est de Meschede que je partirai!

Au camp, cependant, il s'est trahi.

Pour aider un camarade, il a révélé qu'il parlait allemand. Cela lui vaut d'être nommé interprète... et d'être plus rigoureusement surveillé encore.

Mais qu'importe?

Sur les maigres provisions qui lui parviennent dans les colis non confisqués, patiemment, farouchement, il commence à économiser des vivres...

Et les jours se passent, se suivent, semblables, allongés encore par la privation que s'impose le prisonnier. Il a faim? Ses « réserves » sont là, dissimulées... Il détourne la tête : il lui faut des provisions. Il les gagne, contre lui-même, contre son épuisement!...

Quand viendra l'occasion propice?

Il l'attend.

Il l'attend trop. Ordre de la Kommandantur : « Trente hommes seront envoyés « en représailles » aux carrières de Rotzenhahn ».

En « représailles »! C'est un ordre — inexplicable — qui fait frémir.

Labat fait partie des trente hommes désignés par la Kommandantur. Au camp on le regrette. Un feldwebel, à l'instant du départ, plaisante :

— *Gehen Sie nicht nach Paris!* (n'allez pas à Paris!)

Et Labat hausse les épaules. Seulement, il fait un rapide calcul. Une résolution s'arrête en lui, immuable, farouche :

— Nous sommes le 30 avril. Je partirai le 6 mai.

Et il tiendra parole.

C'est de Rotzenhahn qu'il s'enfuira. C'est du centre de l'Allemagne qu'il s'évadera.

Et il s'en évadera bien le 6 mai!

Marcel Allain.

(A suivre.)

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

Tirpitz à l'horizon

Le 21 mars dernier, quand l'Inconnu a eu l'honneur, pour la première fois, de s'entretenir avec les lecteurs d'Excelsior, il écrivait ceci, à propos du départ de Tirpitz :

« Tirpitz est un homme méthodique. Il sait que, même amoindrie, la flotte anglaise serait toujours assez forte pour bloquer le commerce allemand. Il sait que la flotte allemande, sortant de ses ports, livrerait une bataille inutile. C'est pourquoi il préférerait la tenir intacte, quitte à couler par-ci par-là une unité commerciale et militaire avec ses sous-marins. »

Bis repetita placent, disaient les Romains, qui passent pour avoir eu quelque sagesse (et pour avoir mené leurs affaires avec autant d'intelligence que l'empereur Guillaume II).

Au risque donc de nous répéter et de paraître un de ces bons vieillards qui tiennent souvent les mêmes propos, n'hésitons pas à redire la corrélation qui existe entre le départ de Tirpitz, la réponse à la note américaine et la bataille navale du Jutland.

Guillaume ne lâche pas ses hommes, non qu'il soit un sentimental (son attitude odieuse envers sa mère et envers Bismarck, à qui sa famille devait tant, le prouve abondamment), mais parce que ce singe des Capétiens, comme l'appelle un profond penseur politique, sait que la plus élémentaire méthode en matière d'Etat commande l'utilisation de toutes les forces d'intelligence disponibles.

Nos romanciers les plus imaginatifs n'auraient jamais su inventer les histoires « époustouflantes » que certaines feuilles nous ont racontées au moment de la retraite du fameux ministre de la Marine. Vous vous rappelez sans doute l'histoire des confitures... Il s'est trouvé quelqu'un pour la raconter, et le pire, c'est qu'il se soit trouvé des gens pour la lire. Tirpitz n'aimait pas telle espèce de confitures; un jour il va dîner chez le kaiser; on lui sert précisément l'espèce de confitures qu'il n'aime pas. Alors, il comprend... il est frappé... il sent qu'il est disgracié.

Je vous assure qu'il devrait y avoir des lois sévères pour empêcher que l'on imprime de semblables aliboragades, qui nous font tort chez les neutres. Pendant qu'on débite des sornettes, on n'avertit pas le public, et le public est floué!

Il ne faut pas se faire d'illusions. La situation des Alliés n'a nullement besoin d'encouragements : je ne vois pas du tout pourquoi certaines gens se battent les flancs à chercher des anecdotes réconfortantes qui n'arrivent à réconforter personne.

L'affaire Tirpitz ressemble à l'affaire Bülow, qui ressemble à l'affaire Delbrück. Guillaume sait que les gouvernants ne peuvent se passer de la collaboration de l'opinion publique. L'opinion publique allemande, à un moment donné, s'est trouvée d'un coup devant les gestes de l'impatience américaine. Comme on ne peut pas jouer perpétuellement, même avec les moutons, elle a demandé à ne pas avoir sur le dos une nouvelle histoire.

Tirpitz, l'homme des meurtres maritimes, a donc été prié de s'asseoir en attendant que cela se passe. « Ils veulent une bataille navale, ils l'auront », dit le kaiser. Cette bataille est venue : elle a été ce que Tirpitz et son maître redoutaient; c'est pourquoi la presse officielle a clamé victoire et demandé un jour de congé pour les enfants en l'honneur du bel échec des intentions allemandes. L'empereur aura donc beau jeu demain pour faire revenir son cher Tirpitz, comme il fera revenir son Bülow, comme il fera revenir son Delbrück. Quand un de ses hommes s'en va, il n'y a lieu ni de se réjouir, ni de s'en lamenter. Ça leur fait trop de plaisir quand on pense à eux. Le mieux est de penser à Verdun. Ça, ça les annuie.

L'Inconnu

Très prochainement nous commencerons la publication d'un grand roman inédit spécialement écrit pour les lecteurs d'Excelsior :

LA CAGE D'ACIER

du à la plume du vigoureux romancier qu'est

Maurice Landay

LA CAGE D'ACIER

obtiendra certainement auprès de nos lectrices le succès que mérite le brillant auteur de *Carot-Coupe-Tête*, de *l'Homme aux cent masques*, de *France debout*, de *Maman de France* et de tant d'autres œuvres si vivantes, aux intrigues si neuves et si attachantes, qui ont classé

Maurice Landay

au premier rang de nos meilleurs romanciers populaires.

CHIENS DE LUXE



Est-ce un luxe de posséder un chien et à ce titre doit-on taxer d'un nouvel impôt nos fidèles toutous ? Il semblerait que jamais leur nombre ne fut plus grand, et au Bois, le matin, quantité de colleys, de loulous ou de « bergers d'Alsace » ou de Brûle accompagnent dans leur promenade nos élégantes ou nos permissionnaires. D'autres chiens verront leur heure de succès arriver, car la mode est inconstante ; ceux qui sont recherchés actuellement seront délaissés demain, comme le sont caniches et danois. Mais c'est un luxe que de bien longtemps on n'abandonnera pas, même s'il devient très coûteux !

DERNIÈRE HEURE

COMMUNIQUE ITALIEN

Nouvel échec autrichien dans la vallée de Lagarina

ROME, 5 juin. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Doone, durant la journée du 3 juin, des groupes ennemis ont attaqué, par surprise, un de nos postes avancés, près du val Malga jusqu'à Stabioletto.

Une contre-attaque de nos renforts mit l'ennemi en déroute.

Dans la vallée du Ledro, l'intense activité de l'artillerie ennemie n'a causé que de légers dégâts.

Dans la vallée de Lagarina, après le bombardement habituel avec des canons de gros calibre, l'ennemi a tenté une action de diversion contre une partie du front, entre Monte-Giovo et Tirno.

Nous avons repoussé l'ennemi en lui infligeant de graves pertes, pendant qu'il attaquait à fond la position de Com-Zugna.

Dans le secteur de Pasubio, duel d'artillerie et escarmouches de petits détachements.

Le long du front, depuis Posina jusqu'à Astico, après préparation d'artillerie, l'ennemi a tenté un violent effort dans la direction du Monte-Alba et du Col de Posina.

Après une lutte acharnée, l'infanterie ennemie, fauchée par nos tirs, s'est repliée en désordre dans la zone du Monte-Cengio.

Pendant la nuit du 3, une attaque ennemie, menée avec des forces débordantes, a obligé nos troupes à abandonner leurs positions et à se replier sur nos lignes, à l'arrière de la vallée de Canaglia, déjà renforcée.

Nous conservons la possession des pentes occidentales du Monte-Cengio jusqu'à Schiri, où deux attaques de l'ennemi ont été brisées.

La même nuit, le long du reste du front, jusqu'à Brenla, actions d'artillerie.

Sur l'Isone, de hardies irrptions de nos détachements nous ont donné un butin d'armes et de prisonniers.

Un transport autrichien coulé

ROME, 5 juin. — Hier matin, une de nos unités a torpillé et coulé, dans un des canaux dalmates, un transport ennemi.

L'ÉTAT DE SIÈGE EN MACÉDOINE

ATHÈNES, 5 juin. — La proclamation de l'état de siège en Macédoine produit une vive émotion, voire une certaine surexcitation dans certains milieux, mais l'esprit que n'avengient pas les passions politiques estime qu'il était difficile au général Sarrail, en se plaçant strictement au point de vue militaire, de ne pas adopter toutes les mesures commandées par le nouvel état de choses en Macédoine.

On croit que rien ne sera changé à Salonique dans l'administration proprement dite, l'armée grecque conservant pour le moment ses positions.

Dans les milieux gouvernementaux, on qualifie d'arbitraire la décision du général Sarrail; on estime cependant qu'elle ne modifie pas la situation existante, le maintien de la neutralité restant indiscutable.

A la Chambre grecque

ATHÈNES, 4 juin. — La Chambre discutera demain les interpellations sur l'affaire du Rupel.

Il est probable que la discussion s'étendra à toute la politique macédonienne du cabinet.

Un convoi grec attaqué

SALONIQUE, 4 juin. — Un convoi grec traversant Palaros (région Doiran) a été canonné par l'ennemi. Un soldat grec et plusieurs bœufs ont été tués. Un soldat ayant été fait prisonnier, un officier allemand refusa de le relâcher, prétendant qu'il était Serbe.

Quoique le convoi hissait le pavillon blanc, ainsi que le drapeau grec, la canonnade continua.

Le canon tonne à Salonique

SALONIQUE, 5 juin. — Le bombardement des positions françaises a été très violent près du lac Doiran. Sur le reste du front canonnade habituelle. On ne signale aucun mouvement de troupes bulgares sur la Strouma.

Les troubles du Mexique

MEXICO, 5 juin. — Les bandes zapatistes viennent d'attaquer avec des forces importantes. Leur attaque a pu être contenue par les troupes carranistes.

LA BATAILLE NAVALE

Qui a falsifié le texte du message du roi George ?

GENÈVE, 5 juin. — Un fait anormal et grave s'est produit ce matin. Le texte de la dépêche adressée par le roi George d'Angleterre à la flotte se trouve falsifié dans tous les journaux suisses. Voici la phrase finale exacte du message royal :

Bien que la retraite de l'ennemi, aussitôt après l'ouverture du combat général, nous ait privés d'une victoire décisive, les événements de mercredi dernier justifient pleinement ma confiance, etc.

Ce texte est celui qui a été publié hier soir à Paris dans tous les journaux français et qui a été publié ce matin à Londres dans tous les journaux anglais. Or, voici ce que ce texte est devenu dans les journaux suisses :

La flotte retraite de l'ennemi, aussitôt après le début de l'engagement général, nous a privés, etc.

On voit que dans la transmission qui a eu lieu en Suisse le mot « lâche », qui a une gravité singulière, a été ajouté. Il serait intéressant de savoir qui a transmis aux journaux suisses un texte faux, et qui s'est permis d'ajouter au message du roi un terme injurieux qui n'y figurait pas. (Information.)

Le kaiser récompense ses amiraux

AMSTERDAM, 5 juin. — La presse allemande annonce que l'empereur a nommé amiral le vice-amiral Sheer. Il lui a également conféré l'ordre pour le Mérite, ainsi qu'à l'amiral Hipper.

Comment les Allemands écrivent l'histoire

LONDRES, 5 juin. — L'Amirauté allemande a publié le rapport suivant :

« Un de nos sous-marins a coulé un grand contre-torpilleur anglais à l'embouchure de la Humber, le 31 mai.

« Selon une déclaration faite par un homme de l'équipage du contre-torpilleur anglais Tipperary, que nous avons recueilli, le croiseur protégé anglais Euryalus a été mis en feu par nos forces pendant la bataille du Skager-Rak et complètement détruit. »

L'Amirauté anglaise publie la note suivante en réponse à ce rapport :

« Aucun contre-torpilleur anglais ou autre bâtiment n'a été détruit à l'embouchure de la Humber ou n'importe où ailleurs par un sous-marin ou autrement depuis l'action du 31 mai.

« L'Euryalus ne se trouvait pas dans la mer du Nord au moment de cette bataille et par conséquent n'a pas été coulé par le feu des Allemands.

« Ces deux fausses allégations mises officiellement en circulation par l'Amirauté allemande prouvent que les Allemands sont anxieux d'exagérer les pertes anglaises qui ont déjà été complètement annoncées. »

Communiqué britannique

LONDRES, 4 juin. — Hier, une escadrille de 26 aéroplanes anglais a bombardé quelques points d'importance militaire causant, semble-t-il, des dégâts considérables. L'un de nos appareils a été descendu dans les lignes ennemies par le feu de l'artillerie; les autres sont rentrés indemnes. Les aéroplanes ennemis sont restés inactifs.

Au nord de Bricourt, après un très violent bombardement, un groupe d'environ 200 Allemands a attaqué nos tranchées; il a été repoussé avec de lourdes pertes par l'artillerie et les mitrailleurs.

Au nord de la rivière de l'Ancre, vers Serre, deux petits groupes ont pénétré dans les tranchées des Allemands; ils ont tué quelques occupants et sont revenus avec des pertes minimes.

A Monchy-au-Bois et à Neuville-Saint-Vaast, deux autres groupes ont pénétré dans les lignes allemandes, causant des pertes et ramenant des prisonniers.

L'ennemi a fait éclater une mine à Fricourt, quatre à Hulluch, aucune n'a causé de dégâts sérieux.

Aujourd'hui l'ennemi a bombardé violemment nos tranchées au nord-est d'Arras et nos positions près de Fricourt, Souchez et Loos.

Notre artillerie a contrebattu les batteries ennemies au sud de Lens, à l'est d'Arras.

La situation près d'Ypres est peu modifiée; on signale des bombardements d'artillerie.

Nos troupes ont conservé le terrain repris par les contre-attaques; hier, nous n'avons pas été attaqués.

Le manifeste de LIEBKNECHT contre la guerre

Les journaux italiens publient le texte du manifeste dont la distribution en Allemagne, le 1^{er} mai, a été imputée à Liebknecht et constitue la base de l'accusation pour haute trahison dirigée contre le député socialiste allemand. En voici les principaux passages :

« En avant, à la manifestation du 1^{er} mai !

« Compagnons et compagnes,

« Pour la seconde fois, l'aurore du 1^{er} mai se lève sur une mer de sang humain. Pour la seconde fois, la fête mondiale du travail trouve l'Internationale réduite en morceaux, pendant que les troupes de la milice prolétarienne, destinées à combattre pour le socialisme, sont sacrifiées à l'impérialisme comme une docile chair à canon. »

« Le besoin et la misère, la disette et la famine règnent en Allemagne. La Belgique et la Pologne et la Serbie que le vampire du militarisme allemand suce jusqu'au sang et à la moelle, ressemblent à de grands cimetières. Le monde entier, la civilisation européenne tant vantée, tombent en ruines dans l'anarchie déchaînée de la guerre mondiale. Et dans l'intérêt de qui ? Dans quel but toutes ces horreurs et ces brutalités ? Pour que les gros propriétaires fonciers féodaux de la Prusse orientale et les spéculateurs capitalistes puissent remplir leurs poches en exploitant de nouveaux pays, pour que les grands industriels d'Allemagne, les fournisseurs des armées puissent, des champs semés de cadavres, transporter dans leurs greniers des moissons d'or. Pour que les courtiers de bourse puissent conclure leurs affaires odieuses. Afin que le militarisme, la monarchie, afin que la plus noire réaction puisse acquiescer un pouvoir inattaquable, puisse devenir une dominatrice absolue. »

« Rien n'indique la fin de cette orgie sangninaire : elle s'étend même de plus en plus. Peut-être demain le carnage des peuples gagnera-t-il de nouveaux pays, de nouvelles parties du monde. »

« Les profiteurs de guerre allemands poussent à la guerre avec les États-Unis. Demain, peut-être, on nous imposera de pointer l'arme mortelle contre de nouvelles troupes de frères, contre nos compagnons de travail et de luttés en Amérique. »

« Songez-y : tant que le peuple allemand ne se sera pas soulevé pour manifester sa propre volonté, l'assassinat des peuples ne pourra cesser. Et aussi il ne cessera que lorsqu'il ne restera plus même une trace de ce qu'on appelle la civilisation. Veulons-nous continuer pendant longtemps encore à river toujours plus fortement nos chaînes de nos propres mains ? »

« Travailleurs, compagnons et vous, femmes du peuple, ne laissez pas passer cette seconde fête de mai en guerre sans lui donner le caractère d'une manifestation de protestation contre le carnage impérialiste. Au 1^{er} mai, que des milliers de voix s'écrient : « A bas le crime honteux de l'extermination des peuples ! A bas ceux qui en sont les auteurs responsables ! Notre ennemi n'est pas le peuple anglais, russe et français, mais bien les gros propriétaires fonciers allemands, les capitalistes allemands et leur comité exécutif. »

« En avant ! Luttons contre le gouvernement, contre les ennemis mortels de toute liberté, luttons pour tout ce qui signifie l'avenir et le triomphe de la classe ouvrière, l'avenir de l'humanité et de la civilisation. »

AU CONGO BELGE

LE HAVRE, 5 juin. — Après avoir occupé Kigali, le 8 mai, et Lyaza le 11 mai, l'armée du général Tombeur a continué sa marche en poursuivant les forces ennemies qui se retiraient rapidement vers le sud.

A la fin de mai, la situation était ainsi : notre gauche s'appuyait à la rivière Kagera; au centre, la colonne avait franchi la rivière Akanjara, à l'est d'Eruvura, où était signalée la concentration des forces ennemies.

La colonne de droite s'approchait de la ville d'Usumbura.

Au dire de nos prisonniers, l'ennemi serait démoralisé par cet échec.

L'administration provisoire est organisée dans le Ruanda. Nos troupes ont été partout vivement accueillies par la population.

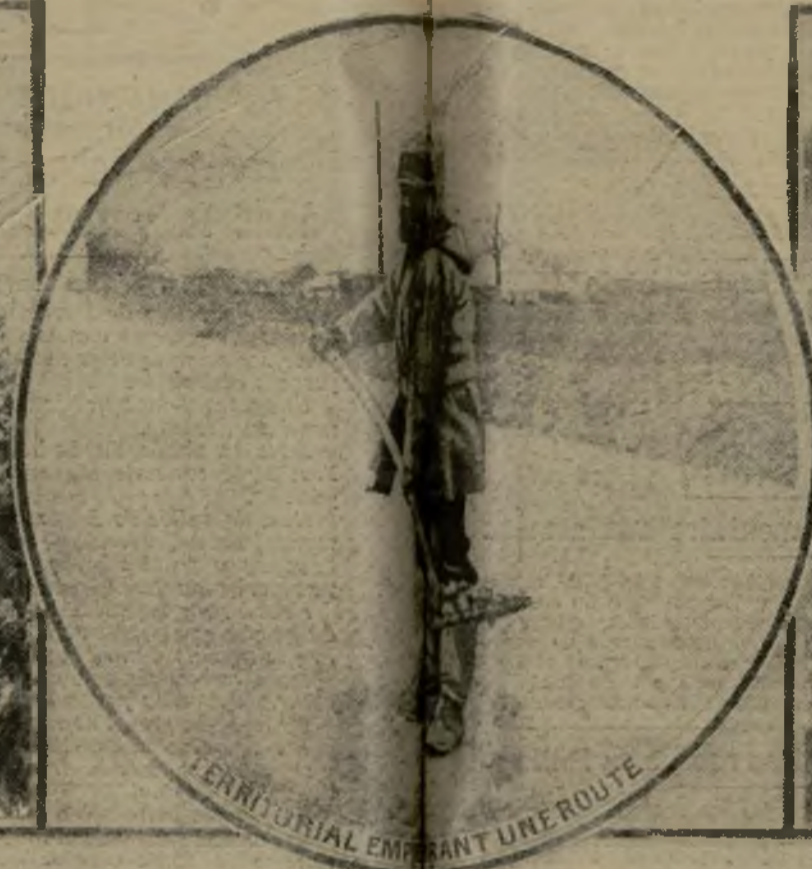
La rivière Akanjara est le principal affluent à droite de la Kagera. La ville d'Usumbura est le chef-lieu de la province allemande. Uvindi est située sur la rive nord de la Tanganyika, en face de Wira.

Un communiqué il résulte que les troupes belges ont avancé environ de 200 kilomètres en territoire ennemi depuis la mi-avril.

LA LUTTE FAIT RAGE SOUS VERDUN ET PARTICULIÈREMENT DEVANT LE FORT DE VAUX



LES ABORDS DU FORT DE VAUX



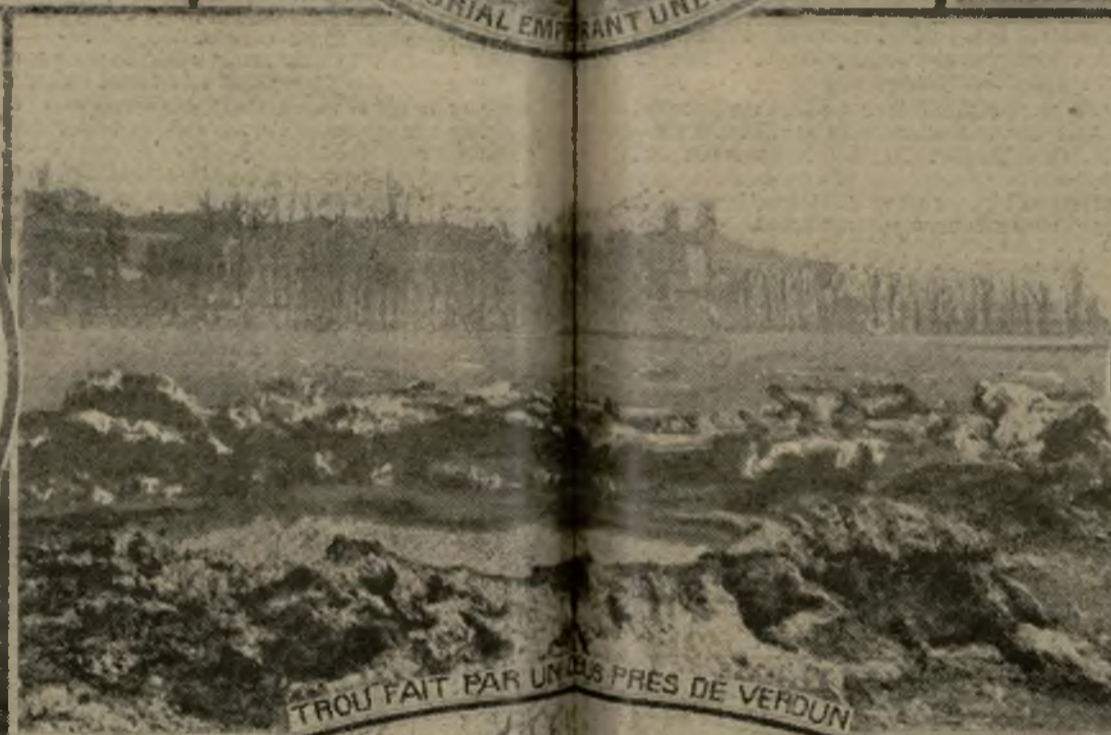
TERRITORIAL EMPRANT UNE ROUTE



ROUTE CONQUISE AU FORT DE VAUX



EN ROUTE VERS LA POSITION DE COMBAT



TROU FAIT PAR UN OBUS PRES DE VERDUN



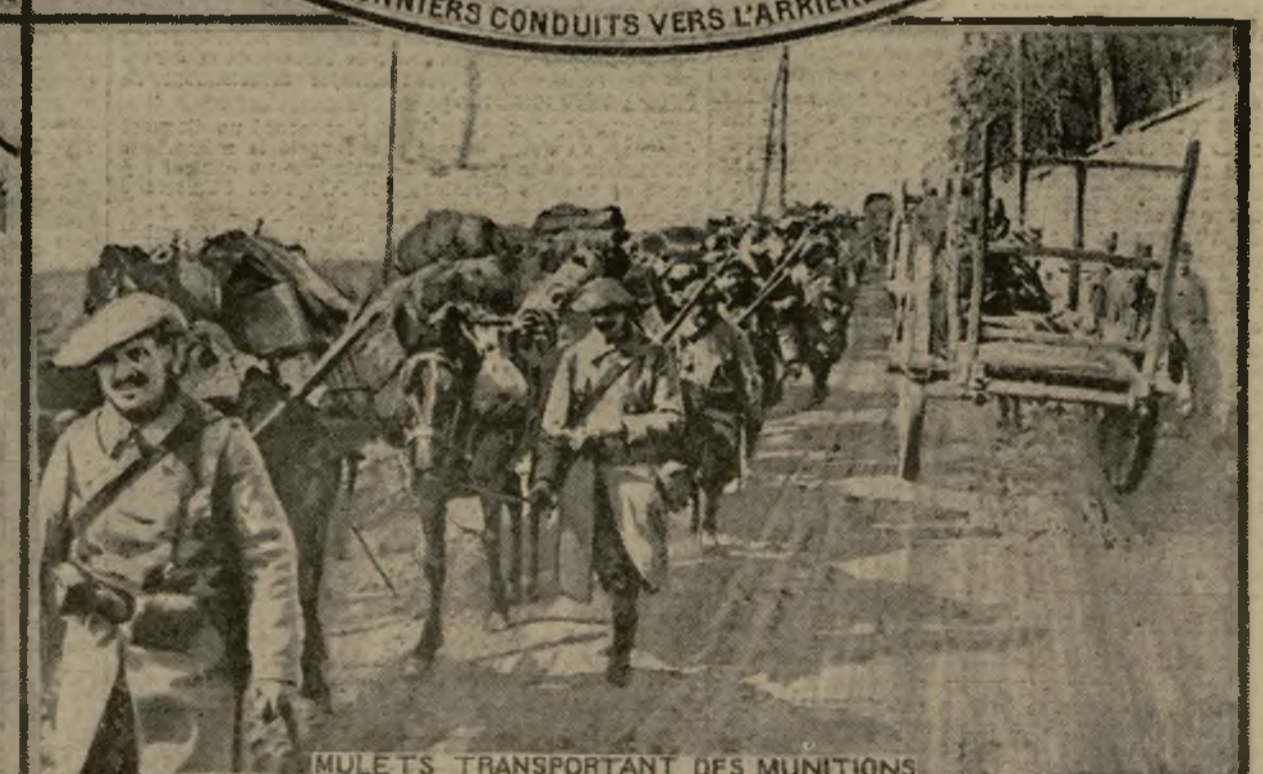
PRISONNIERS CONDUITS VERS L'ARRIERE



UNE HALTE D'INFANTERIE APRES L'ATTAQUE



REFECTION DES ROUTES AUX ABORDS DE VERDUN



MULETS TRANSPORTANT DES MUNITIONS

Les Allemands s'acharnent avec une persistance formidable sur tous les points du front de Verdun et notamment, depuis plusieurs jours, devant le fort de Vaux. A leurs attaques furieuses répondent l'incomparable vaillance de nos défenseurs et le zèle de tous les instants de ceux qui, à l'arrière du front, ont reçu la mission sacrée d'alimenter en obus et en munitions de

tous genres les héros des deux rives de la Meuse. Aux dernières informations, il semble que l'offensive allemande soit une fois de plus enrayée par nos tirs de barrage à l'est de la rivière. C'est surtout sur l'autre rive, dans le secteur de la cote 304, que le tir des artilleries ennemies conserve une intensité particulière.

(Clichés Section photographique de l'Armée.)

Les vicissitudes de l'offensive autrichienne

MILAN. (De notre correspondant particulier.) — On peut affirmer à l'heure actuelle que l'équilibre entre les deux armées est presque atteint, puisque les troupes royales ont même pu réaliser quelques progrès dans deux secteurs différents.

Cela ne veut pas dire que l'offensive soit enrayée. De nombreux symptômes laissent, par contre, supposer que l'effort de l'ennemi va se porter ailleurs et l'on précise même les points de la nouvelle offensive.

Il ne faut pas oublier que l'action militaire autrichienne actuelle est plutôt dictée par des nécessités politiques que stratégiques. Il suffit de lire les commentaires des feuilles allemandes pour s'en persuader.

En parcourant ces gazettes on a l'impression que Berlin a donné à Vienne la permission d'agir, qu'elle lui enlève, le cas échéant.

Or, tant que les armées archiduciales obtenaient des succès, Berlin n'avait rien à dire, mais l'arrêt de l'irruption déplaît au grand état-major germanique qui ne se gêne pas pour faire savoir au brillant second que « l'Autriche-Hongrie ne peut ni ne doit se permettre le luxe de prolonger à l'infini une situation sans résultats probants. » (Norddeutsche Allgemeine Zeitung, du 3 juin dernier.)

L'armée impériale se trouve dans ce cas. Tous ses efforts se sont brisés sur le front Posna-Asolo et contre les pentes de Coni-Zugna et du Passino.

D'autre part, son aile gauche est immobilisée dans le val Sugana. Le centre se ressent de ces échecs répétés, puisque l'avance sur Monte Spia et entre Seghe et Schiri est arrêtée.

La situation des armées italiennes est beaucoup meilleure aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a une semaine.

Il y aura encore peut-être quelques fluctuations; mais elles n'auront certes pas la grande importance qu'elles avaient au commencement de l'offensive.

On signale un nouveau changement dans la haute direction de l'offensive du Trentin.



Le théâtre des opérations

Jusqu'au 16 mai, les troupes autrichiennes sur le front italien étaient commandées par l'archiduc Eugène. Les premiers bulletins de l'offensive mentionnaient comme commandant suprême l'archiduc-héritier, Charles-François-Joseph.

Le communiqué, mensonger, du 30 mai, qui parlait de la prise d'Ansiero et d'Asiago, attribuait ces victoires à l'archiduc Frédéric.

Maintenant il est à nouveau question de l'archiduc Eugène, et on expliquerait son rappel par la nécessité d'opposer à la tenace résistance italienne un chef jouissant d'une renommée militaire de tout premier ordre.

Toutefois, dans quelques cercles politiques on va plus loin; il s'affirme que ce dernier changement pourrait bien vouloir indiquer l'abandon prochain de l'offensive. L'honneur d'avoir réalisé quelques succès resterait de la sorte à l'archiduc-héritier. Il s'agirait, en somme, de l'éternelle question dynastique qui prime tout chez les Habsbourg, aussi bien que chez les Hohenzollern.

Jean Stellico.

Les nouveaux impôts allemands mécontentent les socialistes

BERNE, 5 juin. — Le Vorwärts du 4 juin, rendant compte de la séance du Reichstag du 3, cite les paroles suivantes du député socialiste Antrick qui combattait l'impôt sur le tabac présenté par le gouvernement :

« Le secrétaire d'Etat, M. Helfferich ose dire, devant les effets désastreux qu'aura cet impôt sur le tabac, que le peuple subira ces charges sans murmurer. Attendez que les petits commerçants reviennent des tranchées, et ils vous en feront voir de toutes les couleurs. Si vous n'entendez pas la menace des mécontents, n'en remerciez qu'une censure sans frein. Ils sont toujours plus nombreux, ceux qui pensent que les gros sacrifices de la guerre sont supportés par les humbles pour une patrie qui, comme l'a montré ce projet de loi, n'est que la patrie des riches. »

« Déjà, ces idées se répandent de plus en plus parmi les travailleurs qui sont chez eux, et parmi ceux qui sont dans les tranchées. Le peuple allemand demande dans ces temps difficiles à ne pas être écrasé par les impôts sur la consommation, et par des impôts indirects. Il veut que les charges de la guerre soient aussi supportées par ceux qui le peuvent, par les riches. Le peuple allemand demande impérieusement au Reichstag que l'on rejette les impôts directs, et qu'on lui donne en échange une nourriture suffisante, la liberté et la paix. (Applaudissements sur les bancs socialistes.) »

A la mémoire des écrivains morts au champ d'honneur

La Société des Gens de Lettres, remplissant la mission qui lui a été confiée, a remis hier la médaille instituée par M. Maurice Barrès en commémoration des écrivains morts au champ d'honneur aux familles de nos jeunes confrères : Ernest Psichari, Emile Le Senne, Antoine Yvan et Georges Latapie.

La cérémonie, très simple, s'est passée au cours de la séance hebdomadaire du comité, et le président, M. Pierre Decourcelle, a su lui imprimer, avec quelques paroles, un impressionnant caractère d'émotion contenue et profonde.

L'ŒUVRE DE LA "PLUS GRANDE FAMILLE" procède à sa première distribution de prix

L'œuvre de la « Plus grande famille » a procédé, hier après-midi, à sa première distribution de prix, sous le patronage de la Société d'Economie sociale.

M. Carton de Wiart, ministre de la Justice de Belgique, qui présidait la réunion, a donné d'abord la parole à M. Paul Nourrisson, président de la Société d'Economie sociale, qui a exposé, dans une allocution très goûtée, les principes directeurs de l'œuvre de la « Plus grande famille », laquelle compte actuellement de 8.000 à 9.000 membres.

Ensuite, M. Carton de Wiart a prononcé un éloquent discours, au début duquel il a rappelé la méthodique destruction de la ville de Louvain par un ennemi qui avait en maintes occasions fait l'éloge de l'Université de cette ville.

M. Auguste Isaac, ancien président de la Chambre de commerce de Lyon, a lu ensuite son rapport sur le concours des grandes familles. L'œuvre distribue aujourd'hui 10.000 francs de prix à vingt familles qui ont plus de sept enfants. Huit cents familles s'étaient fait inscrire pour le concours; les prix sont donc accordés aux vingt familles qui ont dix, douze et même quinze enfants au front. Tous les lauréats sont des campagnards, sauf un, qui est professeur de musique d'une ville de l'ouest. M. Auguste Isaac, entre autres documents, a donné lecture de la lettre que lui a adressée un cultivateur de la Savoie, veuf, et qui a eu dix enfants mobilisés sur douze. Un de ses fils a été tué; deux autres ont été blessés; tous les trois ont été cités à l'ordre de l'armée. Le brave paysan, en termes émuants, raconte comment son frère, père de huit enfants, dont cinq sont au front, et lui-même, sont arrivés à l'avance, grâce au travail de la « plus grande famille », et il conclut : « Jeunes gens, restez fidèles à la terre ! »

M. René Bazin, de l'Académie française, succédant à M. Isaac, a lu un remarquable travail sur « la Famille, cellule sociale, base de la reconstitution de la cité ».

Communiqués

Les Macdoniens de Paris, très émus de la violation de leur pays par l'ennemi barbare, qui a laissé un si triste souvenir de son passage en 1912-1913, se réuniront le dimanche 11 juin, à 8 heures, à l'Hôtel des Sociétés, 8, rue Serpente, pour protester contre la politique néfaste suivie par le gouvernement inconstitutionnel qui mène leur pays à leur ruine. Ils font appel à tous les Français habitant Paris en les priant de prendre part à cette réunion.

Ayuntamiento de Madrid

LE SÉNAT ET LES LOYERS

La commission sénatoriale chargée de l'examen du projet voté par la Chambre sur la question des loyers a entendu hier M. Chéron qui lui a soumis un système destiné à concilier tous les intérêts en cause tout en aboutissant rapidement à l'accord nécessaire avec la Chambre.

La commission commencera vendredi matin son examen par les dépositions relatives aux résiliations de baux.

Un incident à la 8^e sous-commission de l'armée

M. Abel Ferry, député des Vosges, qui avait été chargé, par la sous-commission des faits de guerre de la commission de l'armée, d'établir un rapport sur les événements qui marquèrent les débuts de la bataille de Verdun, a donné hier sa démission de ses fonctions de rapporteur.

Le contrôle parlementaire aux armées

La commission de l'armée a entendu hier lecture du rapport de M. Tardieu sur l'organisation du contrôle aux armées. Dans sa précédente séance, elle avait adopté le rapport de M. Mignot-Bazérian sur la proposition de résolution de MM. Patureau-Baronnet et Gaudier relative à la mise en surse d'appel des R.A.T. du service auxiliaire exerçant des professions agricoles.

Les parlementaires russes en Italie

GENÈVE, 4 juin. — Les parlementaires russes ont visité les fabriques d'explosifs Cengio et Ferrania. Ils ont assisté à un déjeuner dans la fabrique Cengio; des toasts chaleureux pour la Russie et l'Italie ont été échangés.

Le soir, la municipalité leur a offert un banquet auquel a pris part le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, M. Celestia. Des toasts très cordiaux ont été échangés.

Les parlementaires russes sont partis ensuite pour Rome, chaleureusement acclamés.

ROME, 5 juin. — La mission parlementaire russe est arrivée à 10 h. 20. Elle a été reçue à la gare par le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, M. Borsarelli, représentant le président du Conseil; des délégations du Sénat et de la Chambre, des autorités et des notabilités.

La gare était décorée de plantes et de fleurs, ainsi que de nombreux drapeaux des puissances alliées.

La réception eut un caractère très cordial. Aussitôt que les hôtes sortirent de la gare, une foule énorme, maintenue par les cordons de carabiniers et de gardiens de la ville, les accueillit par des acclamations enthousiastes, criant : « Vive la Russie! Vive la Quadruplice! » Les parlementaires russes accompagnés des autorités italiennes se sont ensuite rendus à l'hôtel.

LA CRISE DU SUCRE

On nous communique la note suivante :

A la suite de la convention passée avec M. le ministre du Commerce, le Syndicat de l'épicerie française a été chargé de répartir aux épiciers syndiqués ou non, ainsi qu'aux sociétés coopératives, les quantités de sucre mises à sa disposition et qui sont de 200.000 kilos par jour pendant dix jours.

La répartition commencera ce matin. Des bons seront délivrés par le Syndicat de l'épicerie française, 32, rue du Renard, sous la signature de son président, M. Feltu, et les sacs seront distribués le jour même aux magasins généraux de la rue de Cambrai.

Donc, demain matin, mercredi, un bon nombre d'épiciers seront pourvus de sucre granulé américain, qui sera mis en vente à raison de 4 fr. 20 le kilo.

Les quantités indiquées ci-dessus ne s'appliquent qu'aux dix premiers jours. Celles à distribuer ultérieurement seront fixées incessamment, mais elles seront suffisamment importantes pour assurer les besoins de la consommation journalière.

Exposition aux GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ, de Confections pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour uniformes, vêtements militaires, de travail et de sport, lingerie, layettes, corsels, chapellerie, chaussures. Parfumerie, articles de voyage, sport et jardin. Cycles, voitures d'enfants. Mobiliers par milliers, etc...

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON

18, rue Pavée, Paris
Se trouve dans toutes les Pharmacies

NOS AMIS NOS ENVAHISSEURS

Les pittoresques spectacles de Marseille

MARSEILLE (De notre correspondant particulier). — Parades au centre de Marseille, les défilés des Indiens, des Anglais, des Serbes et, hier, des Russes et des Ecossais du Sud-Afrique!... Mais, à l'extrémité de l'allée principale du Prado, là même où, naguère, une exposition colo-

Eux aussi, mais agriculteurs plus encore qu'ouvriers, ils se rendaient au « village indigène ». Leur régime est celui des Annamites.

Revenus de burnous rapucés, présentant tous les types sémitiques et, quelques-uns, des abâtardis de nègre, ils parcourent les rues, permissionnaires



Baraquements des Annamites à Marseille

niale réalisa, jusqu'au mirage, des miniatures d'exotiques réalités, une nouvelle apparition surgit, qui n'est plus pacifique!

D'abord, des spahis et des tirailleurs ont passé, manteaux rouges ou bien uniformes aux teintes arides. Durant des mois, l'armée arabe, par escadrons, par compagnies, a couché sous les tentes blanches, aux burnous lunaires, et respiré à même le sol la première odeur de la terre de France. Maintenant, des Annamites s'installent.

Menus, avec leur démarche un peu hrisée, leurs yeux écarquillés, ils ont cheminé, en interminables colonnes torsées. Soldats? Anciens engagés pour la plupart, ils répondent, ouvriers habiles et minutieux, aux appels de mobilisation des usines.

Leur « base » est établie à la gauche du Palais de l'Automobile. On a prévu cent cinquante baraquements et chacun peut abriter un minimum de quarante volontaires. Après un réglementaire repos et selon les besoins de l'industrie, les contingents acclimatés sont dirigés sur les établissements qui les réclament.

Il en arrive toujours. Contacts préliminaires : la vaccination, un nettoyage corporel sous la douche, la désinfection des effets. Après une visite médicale, l'admission dans les chambrées où, sur les isolateurs des couchettes passées au lait de chaux, de la paille fraîche emplit des toiles propres.

Les repas? Viande, pain, riz, pâtes ou légumes; pommes de terre, haricots ou lentilles; un quart de litre.

Voici l'heure où les sentinelles n'interdisent plus les sorties. Les Annamites déambulent toujours par groupes. Les devantures les attirent, surtout le soir, avec leurs lumières. Et déjà il n'est plus même pour eux, de lieux magiques. L'un entr'ouvre la porte du magasin, s'introduit en se glissant; le compère apparaît et l'ouverture s'élargit, puis un troisième pénètre et gesticule pour l'extérieur : bientôt, par la porte trop étroite, toute la bande s'empresse, est pressée.

Chaque nourriture les tente. Curieux, ils dépouillent sur les bancs les papiers enveloppeurs et mangent de la chair à saucisse crue avec du pain de fantaisie.

Rassasiés ou, tout au moins, sevrés des trop prompts curiosités alimentaires, ils veulent, collogiens dépayés, imiter le courtier grec ou l'entrepreneur espagnol qu'ils aperçoivent, guêtres claires, gilet sans neutralité, monocle à l'œil : sans doute personnages de la plus haute administration! Et ne pouvant à cause de l'uniforme, prendre le même ton, ils achètent des gants, de beaux gants blancs, qu'ils se hâtent d'exposer à leurs jaunâtres mains ballantes.

Ils marchandent partout. Quel faux amour-propre accroît leur défiance innée? Sou à Sou, ils débattent un prix fixe et protestent avec des sourires très malins : « On ne les roule pas, eux! » Ils esquissent de faux départs et, finalement, se retirent avec des airs outragés pour faire un achat identique à la boutique voisine — sans plus discuter.

Et ils s'en vont, heureux, triomphants, en retard. Mais que des enfants jouent à quelque jeu très compliqué, ils s'arrêtent, s'assoient sur le trottoir et oublient, jambes croisées, bras immobiles, faces rieuses, la brièveté de l'appel dans le camp lointain...

On a vu tant de noirs de l'Afrique et des îles que l'on a moins prêté attention à des détachements de miliciens malgaches...

Brusquement, un soir où le ciel avait de telles illusions orientales que les plus hautes cheminées se transformaient en minarets, des travailleurs de la Kabylie, de l'Atlas, s'épandirent, secs, rapides et bruyants.

sobres, économes, attentifs. Puis, récréés, ils attendent la nuit en rêvant.

Plus aromatique, au long de l'avenue du retour, l'odeur des arbres et des jardins les enivre. La demi-lune, au bord du ciel, aime les nostalgies. Ils se réunissent, hallucinations blanches, dans l'ombre parée de rayons jaunes. D'une flûte bruissent, en saccades de soufflé, tous les rythmes des lointains déserts. Et cependant qu'une partie d'entre eux heurtent en cadence les paumes de leurs mains, les autres dansent parmi l'aboulement des sables imaginaires ou les tentations de l'oasis. Concrétisation illusoire des souvenirs! Un ancien se lève et les Arabes s'éloignent, prolongeant dans le silence des notes gutturales qui troublent jusqu'à l'aboiement le sommeil civilisé des chiens...

... spectacles de l'immense cité vouée à la mer! Mais, fantaisie illogique semble-t-il, les Annamites revêtent inopinément la tenue d'hiver ou la tenue d'été : visions intermittentes, attendues, dans l'harmonie apparente du climat et des couleurs, de « bleus foncés » ou de « kaki ».

Et les Marseillais de négliger désormais les baraquements : « La température, estiment-ils, a dû changer... »

Jules Bernex.

UNE RETROSPECTIVE MUSICALE

La maîtrise royale à la Sainte-Chapelle

Ce fut assurément hier l'une des plus nobles manifestations d'art et de la bienfaisance auxquelles fut convié Paris depuis le début de la guerre. La Société « les Amis des Cathédrales » donnait à la Sainte-Chapelle une audition musicale historique au profit du Foyer national des grands mutilés. L'admirable chœur tout embrasé de la glorieuse lumière des vitraux vibra des réminiscences splendides d'un répertoire échelonné sur cinq siècles de sa maîtrise. M. H. Letocart, qui remplaça au pupitre M. Enlart, conféré rectorat discret, dirigea avec un soin pieux l'exécution de pièces excellemment choisies, parmi lesquelles l'étonnant Jugement de Salomon de A. Charpentier.

De très nombreux artistes figuraient dans la foule des auditeurs, et ce fut le vœu unanime que de pareilles fêtes de beauté soient prochainement renouvelées.

M. Painlevé à l'Œuvre de « l'Abri »

M. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique, a présidé, hier après-midi, à 3 heures, dans la grande salle du Musée Social, rue Las-Cases, l'assemblée générale annuelle de « l'Abri ». On sait que cette œuvre a pour président d'honneur M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat et ancien président du Conseil, et donne à ses protégés des secours à l'époque du terme.

Mme Poulet, secrétaire générale, a présenté son rapport moral sur l'exercice écoulé. Elle a parlé de certains propriétaires qui persistent à ne pas vouloir admettre dans leurs immeubles les familles de locataires qui ont des enfants ou qui en ont trop. Mais elle constate la prospérité de l'œuvre et les services qu'elle continue de rendre aux pauvres gens qui s'adressent à elle.

Mme Gompel, trésorière, a signalé de son côté la situation financière de cette œuvre, qui a pu, depuis décembre 1911 à fin mars 1916, loger et meubler 516 familles de travailleurs réfugiés pour une somme de 127.210 francs.

En termes applaudis, M. Painlevé a remercié les femmes dévouées qui s'appliquent à assurer le fonctionnement de cette œuvre si discrètement et si efficacement utile aux pauvres gens.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 69
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

TRIBUNAUX

Les voleurs de soldats

Deux jeunes employés des P.T.T., Georges P... et Paul G..., détournèrent, au bureau de la rue du Havre, des sacs de correspondances destinées à nos poilus. Ils décachetaient les lettres, retiraient les billets de banque et les mandats, puis brûlaient le reste. Au moment de leur arrestation, ils furent trouvés nantis de plus de 1.500 lettres, toutes destinées à des chasseurs à pied, à Verdun.

Traduits devant le tribunal présidé par M. Rollet, ils ont été condamnés, après plaidoiries de M^{rs} Marcel Petit et Pierre Prud'hon, chacun à deux années d'emprisonnement avec sursis.

Le premier conseil de guerre a condamné, hier, à six mois de prison avec sursis, le facteur Aussagnès, qui, rue de Grenelle, avait été surpris détruisant des lettres adressées à des soldats du front.

Un soldat meurtrier

Le 19 avril dernier, Henri Schombert, dix-sept ans, soldat au 48^e d'infanterie, se trouvant à Paris en permission de huit jours, frappait de trois coups de couteau Mme Lebon, vingt-sept ans, cuisinière chez un boucher, où il était lui-même employé avant son incorporation. Le deuxième conseil de guerre a infligé six mois de prison à Henri Schombert.

SOUSCRIPTION

pour

les réformés de la guerre
et les soldats convalescents

NEUVIEME LISTE

Manufact. d'armes et de cycles de St-Etienne	200
M. Francis Delay	200
Leflaive et Cie	100
P. Darne fils aîné	100
Chesson	100
Comberoy et Desormes	100
Bouladen	50
Faure père et fils aîné	50
Bédet et Cie	50
Raval, à Montluçon	50
B. Mayoux	50
Mural	50
G. Malbecq	50
Beauregard jeune	50
Vogel et Héraud	50
Gaucher	50
E. Preynat	50
Jolivet et Pascal	40
Gatty et Cie	40
B. Delmarly	25
Reymond	25
P. Brayel, Graugonnat et Cie	25
Damon et Rochette	25
Teyssier	25
Milles, Babin et Garin	25
Sté. Stéphanoise d'appareils moires et impress.	20
M. Blachon	20
Bondin	20
Bolsson	20
Angénieux	20
J. Rivoire fils	20
G. Chaumelle	20
J. Bayle	10
Vidal	10
Ménier	10
Ulrich et Soulier	10
N. Thiollier	10
Cœur-Tyrode	10
Bergeron	10
Josserand	10
Monnerat frères	10
Zavattaro Jean	10
Régis Monon	10
Rivoli	10
Anonyme D. et F.	10
M. Laforet, Bohm, Guillet	5
Mondon	10
Verdier et Cie	20
Reynaud	10
Grandet et Verron	20
Bourrin	20
Gondefer	10
Rehau	50
Marquis et Bernard	20
Garde	20
Mmes K. Rickards	100
Vial	50
Mission intendance belge	35
Mmes M. Gilbert	10
de Labry	10
M. de Saint-Pol	5
Mmes Senène	5
Leroy	5
Marlin	5
Mlle Pourtalé	10
Moteurs Gnome et Rhône	100
Mlle Merle d'Anagnin	15
Mmes A. Valéry-Delamaré	20
veuve Lagarde	50
la comtesse Wladimir d'Ormesson	200
M. Bourgain	10
Anonyme	20
M. Bruneau	10

Total..... 2.495

Total des listes précédentes..... 16.696 50

Total général..... 19.391 50

LES CONTES D'EXCELSIOR

La Victorieuse

— Mademoiselle Fernande, vous me regardez ?
— Oui, monsieur Maurice.
— On affirme que j'ai été brave sur le champ de bataille, vous le croyez ?

— Comment, si je le crois !... Mais j'en ai la certitude frémissante ! Je le sens... littéralement je le sens !...

— Eh bien ! il me semble que j'ai en ce moment un courage au-dessus des forces de l'homme le plus brave : mademoiselle Fernande, je refuse de devenir votre mari !...

— Hein ?... Je... je ne comprends pas...

— Ne vient-on pas de nous laisser seuls, comme si nous avions un aveu à nous faire ?... Et cela, après cette longue conversation de famille, où l'on a évoqué le temps passé de notre camaraderie, de notre accord intellectuel, et où l'on a envisagé l'avenir, dans un esprit optimiste, avec des allusions attendrissantes !... Et vous-même, n'avez-vous pas, en quelque sorte, annoncé la charité dont vous étiez capable ?

— Et vous ? Votre voix tremble...

— Il n'importe !... Veuillez écouter... Quand j'avais encore mes yeux, j'ai lu des histoires très belles, d'inspiration véridique, qui se rapportaient à mon cas actuel. Quelle étonnante donnée : la jeune fille qui se dévoue de tout cœur à épouser un soldat de la Grande Guerre devenu aveugle !... Eh bien ! aujourd'hui comme alors, j'ai une impression restrictive... une impression d'embellissement littéraire exagérée... Bref, un instinct de vérité est en moi qui proteste inexorablement contre le projet de notre mariage...

— Si vous ne m'aimez pas assez...

— De grâce !... Vous allez augmenter mon désespoir jusqu'à le rendre mortel, intolérable — sans pour cela fléchir ma résolution convaincue...

— Enfin, monsieur Maurice, vous doutez de moi ?

— Non ! Je doute de l'avenir... Nous traversons une époque grandiose, et, comme tout le monde, « vous faites du sublime ». Sous le rapport des choses durables, vous êtes dupe de l'idéalisme, de la générosité ambiante. L'arbitre ! C'est avec un élan sincère que vous vous jetterez dans les bras de l'aveugle, mais attendez que les mois, que les années s'écoulent...

— Eh bien ? Eh bien ?

— Mon honnêteté se révolte ; je ne veux pas vous voler... Un aveugle — n'eût-il, comme moi, que trente ans — est un infirme, à la fois enfant et vieillard, qu'il faut servir, mener par la main. C'est un homme infériorisé qui ne peut ni inspirer autant d'amour qu'un autre homme, ni donner autant de tendresse qu'un autre... Je ne veux pas que l'on me fasse la charité de l'amour, et je n'admets pas que, par mon fait, vous ayez un bonheur incomplet, au-dessous de celui auquel a légitimement droit une créature de votre mérite...

— A mon tour !...

— Non ! Inutile !...

— Je vous en prie !... La cécité ne vous enlève aucune de vos qualités générales, vos loyales paroles en sont la preuve... Restent donc les qualités de famille, les qualités d'un bon époux... Vous pensez être devenu — tel un enfant, tel un malade affaibli — plus égoïste qu'affectueux ?... Et votre cœur a vieilli ; il n'aurait plus les enthousiasmes durables ?... Vous ne répondez pas ?... Voilà qui est grave ! J'avoue que cette considération « d'âge » est pour moi d'une importance primordiale... Et je vais être aussi brave, aussi honnête que vous : quelle erreur de croire que je voulais épouser un héros aveugle, uniquement par grandeur d'âme, par la suggestion du sublime ! Il est à craindre que, soucieuse de mes vingt-cinq ans, je ne sois encore plus positive que généreuse... J'ai... j'avais pour vous la plus douce, la plus sincère inclination, mais à charge d'obligations sérieuses de votre part... Du moment que vous me détrompez si franchement sur le caractère, sur l'attachement d'un mari aveugle... moi, sincèrement aussi, je dois me désister...

« Plait-il ?... Rien ?... J'avais cru... »

« Mais, n'est-ce pas, nous restons de bons amis, avec l'avantage d'une confiance absolue l'un dans l'autre. Et si notre union est impossible, rien ne nous défend de philosopher sur le mariage. Il y a là tout un ordre d'idées qui m'intéressent ; et j'aurai, pour le moins, ce dédommagement de pouvoir aborder les problèmes du sentiment avec un interlocuteur masculin, sans aucune gêne, sans préoccupation de convenance, puisque vous déclinez toute prétention... Plait-il ?... Hein !... »

« Pour l'instant, j'en reviens à vous démontrer

que, contrairement à votre appréciation, je suis bien plus calculatrice que poétique et dévouée...

« D'abord ceci. Dans notre famille, il y a un certain oncle Raoul qui est l'épouvantail destiné à rendre circonspectes les filles en âge de se marier.

« L'oncle Raoul est un mari volage qui a fait, de la vie de tante Eglantine, un abominable martyre. Il était fort bien, fort séduisant — grand, brun, le visage énergique — un peu dans votre genre, soit dit sans vous offenser... Et alors — en fait de femmes — il lui suffisait d'un regard pour obtenir attention...

« J'ai donc eu occasion de méditer gravement la question fidélité. Sachez-le : à la révolte que causait en moi l'évocation d'un mari dissipé, j'ai reconnu que je serais, par tempérament, d'une jalousie féroce, d'une intraitable sévérité...

« Et c'est pourquoi, le jour où est venue la nouvelle de cette cruelle infirmité dont vous étiez frappé, j'ai eu une attitude très particulière, a-t-on dit.

« Je n'ai pas poussé d'exclamations désolées : « Ah ! le pauvre monsieur Maurice ! » Non ! Pas de cris, pas de faiblesse, pas de larmes : j'ai montré plutôt une figure contractée, durcie, tout en bravade contre le sort. Et ma voix, en parlant de vous, était brusque, tranchante, comme si je vous défendais contre la moindre dépréciation :

« — Eh bien ! quoi ?... Ça ne l'empêche pas d'être un homme supérieur : il a toujours son instruction, son goût artiste ; il a toujours ceci que rien ne donne ni n'enlève : son cœur sensible et intrépide...

« Et j'ai ri — pardonnez-moi — j'ai eu une espèce de rire provocant :

« — Ah ! si tante Eglantine avait donc épousé un mari aveugle !... Car, enfin, celle que M. Maurice prendra pour femme, il n'aura pas d'autre joie qu'elle, il ne vivra que pour elle et par elle, autant dire ; elle sera pour lui tout le bonheur, tout le bien de ce monde... Et, ma foi, je suppose qu'elle y trouvera plus de félicité qu'à avoir un mari ordinaire, dispersé à toutes sortes de plaisirs...

« J'en ai tant raconté — et d'un tel accent — que l'on m'a répondu : « Mais, ma chère enfant, qu'à cela ne tiennent... », et que l'on a décidé de vous appeler, de vous inviter...

« Et vous déniez ma déception, mon chagrin... Je n'avais pas prévu qu'il pût y avoir cela... renoncement... cet éloignement, sans doute involontaire... Enfin, cette inaptitude au bonheur... ce vieillissement...

« Mais voyons, mais voyons, monsieur Maurice, qu'est-ce qui vous prend ?... Une fois, deux fois, j'ai dit : « Plait-il ? » J'ai cru à un mouvement inconscient de votre visage vers le mien, j'ai cru à une erreur de votre bouche qui semblait frémir et s'approcher de ma joue... Mais, cette fois, vous venez de m'embrasser avec une étrange brusquerie !

« Monsieur Maurice, prenez garde aux conséquences, prenez garde au danger : un baiser est un signe de fiançailles...

« Ah ! décidément, j'appelle, je crie comme une bienheureuse :

« — Chers parents, à moi, chers parents de Maurice, venez ! accourez ! soyez témoins et soyez juges : Maurice m'a embrassée ! Maurice m'embrasse encore !... C'est pas de ma faute... »

Léon Frapié.

UN MANTEAU PRATIQUE

Le soleil bonde trop souvent pour qu'il ne soit

pas nécessaire de s'encombrer d'un manteau, surtout en une saison où l'on pense pouvoir s'habiller de robes légères. Ce manteau, qui servira également pour les jours de pluie ou pour le voyage, est en cover-coat réséda. De coupe assez ample, il est extrêmement chic avec sa pelure cachant complètement les bras. On a un peu abusé des garnitures de toile cirée, il est beaucoup plus chic de les remplacer par des bandes de daim piquées avec des boutons assortis ou même par des bandes de cuir fauve. Ces bandes soulignent les poches et peuvent à volonté garnir col et parements ; mais un rien d'une fourrure pas fragile, marmotte ou lynx, est également de mise, même en été...

Jeanne Farman.

Ayuntamiento de Madrid

Les "vient de paraître"

Les dessous de la politique en Orient, par un Allemand. Traduit par HENRY BONNET (Plon-Nourrit).

L'auteur, qui occupait naguère encore une très haute situation diplomatique, cache son nom : c'est un Allemand désabusé, et qui, de derrière son masque, révèle les dessous de la politique suivie, depuis vingt ans, par le Deutschland en Turquie et dans les pays balkaniques. C'est encore une précieuse contribution à l'histoire du cynisme et de la duplicité de Guillaume II. Mêlé à ces intrigues d'Orient, l'auteur qui écrit ces pages, y voit enfin libérer sa conscience : « La seule chose que je puisse affirmer, dit-il, est que si l'on y trouve bien des sujets d'étonnement, on n'y rencontrera rien d'exagéré ».

Cet ouvrage s'ajoute à propos à ce *Parcours* que publiera il y a quelques mois un autre germanophile de l'étranger, et à d'autres écrits d'outre-Rhin où certains Allemands plébiscitent leur patrie. Excellentes productions que celles où des Boches font le procès de la Russie. Une excellente préface de M. Henry Bonnet nous montre l'auteur et la continuité des desseins allemands en Orient.

Les files qui perdent, par J. de KERANTY (Henri-Gautier). Bibliothèque de ma fille.)

C'est un petit roman, pour lire à dix-sept ans. Il est vraiment charmant. Le roman de jeune fille est, paraît-il, tout ce qu'il y a de plus difficile à faire. Nos demoiselles sont devenues très sévères pour leurs auteurs. M. de KerantY trouvera peut-être grâce devant elles. Son intrigue est corsée sans l'être trop, ses types bien dessinés, bien que la fantaisie de chacun puisse leur ajouter des traits personnels. Est-ce tout à fait l'image de la vie ? Peut-être pas rigoureusement, mais la jeune fille, même moderne, a bien le temps de savoir. Entre l'âme noire de la tentation et l'âme blanche du devoir, c'est un petit roman pour lire à dix-sept ans.

Jeune Fille, par GÉRARD D'HOVILLE (Librairie A. Fayard).

Ah ! combien l'auraient gâté, en bel et simple et tendre roman, en essayant de l'écrire ! Tout n'y était que parité pour une plume malhabile. Des fleurs pour parer une grâce de dix-sept ans, de jolis paysages de Paris et de Bretagne, des sentiments frais et limpides, de la broderie, des papillons, des robes de bal et un vieux abbé, des soirs d'Opéra et les allées du Pré-Catelan : tout ce qu'il fallait pour faire le roman *jeune fille*, en effet, mais quel ?... Illisible et naïf. Gérard d'Houville a pris le sujet dans ses mains et l'a modelé. C'est devenu une œuvre exquise. Sur le délicieux tissu d'une âme d'élite, elle a en artiste et en femme composé cette intrigue pour la souligner de ce titre aussi charmant que dangereux. Un autre, jadis, avait signé le roman tragique où une mère et une fille se partagent le cœur d'un même être. Ici, ne cherchez rien de ce qui fait la force et la beauté éternelle du célèbre : *Ce qui ne meurt pas*. Le bel inconnu à le temps d'opérer entre Marianna et Juliette. Cette jeune fille aime trop sa jeune mère pour lui dérober son bonheur. A dix-huit ans, elle montre un cœur de héros. Par amour, elle s'enfuit. Et elle a encore la bonté de demander pardon.

Vous pleurerez un peu, avec elle, aux dernières pages, mais on peut acheter de quelques larmes le bonheur de savourer, tout au long, un roman exquis.

La Guerre des Mômes (L'Épopée du faubourg), par ALFRED MACHARD (Ernest Flammarion).

Lorsque l'on est l'auteur des *Cent Gosses* et de *Tifou*, et que la guerre éclate, on ne peut avoir qu'une pensée, écrire un livre dont le titre soit : *La Guerre des Mômes*. M. A. Machard a eu cette pensée et a réalisé ce livre. Et son bon sens, c'est, si l'on veut, vingt-deux mois du drame mondial vu à travers une âme de bambino. Il n'y a point là que des chapitres écrits à la Poulot ; on y pourra trouver l'émotion de nos petits, trop petits pour aller au combat, trop petits pour lire, même le communiqué, mais qui, depuis août 1914, sentent sentir et grogner au fond d'eux-mêmes un amour plus profond pour leur pays, une haine indélébile envers ceux qui l'ont blessé.

La Guerre sur le front occidental, par JOSEPH REINACH (Eugène Fasquelle).

C'est un livre grave, fort et plein. Ce serait en trahir l'intention que de le vouloir décrire en seize lignes. Voulez-vous plutôt prendre connaissance de ses grandes étapes : I. L'offensive politique, II. Le plan allemand, III. Mobilisation et concentration des armées, IV. La bataille des frontières, V. La bataille de la Marne, VI. La course à la mer, L'Yser et Ypres, VII. Les tranchées. On dit que les chroniqueurs littéraires, lorsqu'ils sont pressés, lisent, des ouvrages qu'ils doivent commenter, la table des matières. Nous semblons bien, par cette énumération sommaire, avoir suivi en triste exemplaire. Qu'on n'en croie rien. S'il faut même faire un aveu, nous dirons que cet ouvrage compact, nous l'avons lu deux fois. Nous y avons vu un robuste chapitre préliminaire à la grande histoire de la guerre, qu'on n'écrira que plus tard. Cette étude stratégique plaira à qui est déjà un peu fatigué des carnets de branches et qui désire maintenant voir les champs de bataille, de haut, de très haut.

Le Coupe-Papier.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUÉ

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tout cela pittoresque

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— A l'occasion de l'anniversaire de S. M. le roi d'Angleterre, le maharajah de Bikaner a adressé au roi un don de deux cent cinquante mille roupies (environ quatre cent quinze mille francs) pour être affecté à des buts de guerre.

— A. L. A. R. R. le duc et la duchesse de Tach ont les hôtes de la duchesse de Westminster à Combermere Abbey.

DEUILS

— Les obsèques de M. Georges Lacaze, chef adjoint au cabinet du ministre de la Marine, ont eu lieu hier à midi, en l'église Saint-Augustin.

— Le deuil était conduit par l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, et M. Marc Lacaze, frère du défunt.

— Le président de la République était représenté par le colonel Valère.

— A l'issue du conseil des ministres, le président de la République et Mme Raymond Poincaré se sont rendus au cimetière Montparnasse, où a lieu l'inhumation. Plusieurs discours ont été prononcés.

— Un service anniversaire sera célébré le mercredi 7 juin, à 10 heures, en l'église Saint-Jean-de-Évry, à la mémoire de M. Charles Beaumont, ancien président du tribunal de commerce de la Seine, ancien gérant de la « Belle Jardinière ». Il ne sera pas envoyé de lettres.

Nous apprenons la mort :

— Du capitaine Camille Rogier, mort à l'ambulance n° 5, gendre de M. Alphonse Marquet, inspecteur général des Finances ;

— Du commandant Victor Bismont, chef de bataillon d'infanterie alpine, chevalier de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre de l'armée ;

— Du capitaine d'artillerie Gaston Simonet, fils aîné du sénateur de la Creuse, victime d'un accident d'atterrissage à l'école de Orony, secrétaire d'intendance au début de la guerre, puis conducteur-mitrailleur à l'escadron n° 48 ;

— De M. Henri Richard, lieutenant de réserve au 116^e d'infanterie, mort en droit, chef du cabinet du préfet de la Marine, mort pour la France à trente ans ;

— De M. Paul Saquin, sous-lieutenant d'artillerie, élève de l'école polytechnique, mort pour la France, âgé de dix-neuf ans ;

— De l'aspirant André Feron, du 37^e d'artillerie, avocat à la Cour d'appel, mort pour la France, âgé de vingt-trois ans, décoré de la Croix de guerre ;

— Du sous-lieutenant Pierre Racaut, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la Croix de guerre, mort pour la France, âgé de vingt-deux ans ;

— De M. Auguste Fieul, domicilié 50, avenue d'Iéna ;

— De M. Nicolas de Poggenpohl, conseiller d'ambassade de Russie auprès du Quirinal, chambellan de S. M. l'empereur de Russie, décédé à Rome, à cinquante ans ;

— Du sous-lieutenant Adrien Bellefayé, du 104^e régiment d'infanterie, mort pour la France, âgé de trente et un ans ;

— De M. Jules Raveneau, décédé en son domicile, 6, rue de Madrid.

Mort de M. Fernand Dubief

On annonce la mort de M. Fernand Dubief, député de Seine-et-Oise, décédé subitement à son domicile, à Asnières, à l'âge de cinquante-six ans.

Docteur en médecine, directeur d'un asile d'aliénés d'abord à Marseille, puis à Lyon, M. Dubief fut élu député pour la première fois en 1893, comme candidat radical socialiste, dans la 1^{re} circonscription de Mâcon. Il fut réélu à chacun des renouvellements de la Chambre, en 1899, 1902 et 1906. Il échoua aux élections de 1910, mais reprit son siège à celles de 1914.

M. Dubief avait été ministre du Commerce dans le cabinet Rouvier en 1903, puis ministre de l'Intérieur, dans le même cabinet, du 12 novembre 1903 au 11 mars 1906.

Au début de la guerre, M. Dubief avait perdu son fils unique, tué à l'ennemi.



M. DUBIEF

Faits divers

PARIS

Victimes de la neurasthénie

Depuis quelque temps, atteinte de neurasthénie, Mme Charlotte Labbé, âgée de cinquante-quatre ans, demeurant 95, boulevard Saint-Germain, manifestait des intentions de suicide. Hier matin, la malheureuse s'est tuée en se jetant par la fenêtre de son appartement situé au troisième étage.

Dans l'après-midi d'hier, et au cours d'un accès de neurasthénie croissante, Mme Albertine Bergerolle, âgée de quarante-deux ans, a mis fin à ses jours en se jetant du haut de la maison qu'elle habitait 214, rue Lafayette.

Ecrasé par un taxi

Le jeune Ernest Lemaire, âgé de neuf ans, dont les parents sont domiciliés 10, passage des Souffles, a été renversé par un taxi-auto en face du numéro 275 de la rue des Fossés. Les roues du véhicule ont passé sur le corps de l'infortuné garçonnet, qui a été admis dans un état très grave à l'hôpital Tenon.

Le feu dans une blanchisserie

Nous avons relaté hier l'incendie qui s'est déclaré dans une blanchisserie, 38, rue Bréhat-Sauvage.

Le directeur, M. Vernaux, nous écrit pour nous prier de dire que les bâtiments de la blanchisserie sont indemnes et que l'usine n'a pas cessé de fonctionner.

DÉPARTEMENTS

Bleus trépassés particulièrement. — Hier, dans l'après-midi, le jeune Lemaire, âgé de six ans, dont les parents sont domiciliés à Blois, s'est noyé accidentellement dans la Loire.

Pendant l'absence de Mme Auzanet-Boulet, demeurant à Landbouay, on a dérobé une somme de 4.000 francs qui se trouvait dans une armoire. Cette dernière avait été fracturée.

Petite gazette de la Comédie

Il est d'usage, dans certains pays d'Europe, de donner plusieurs fois par an ce que l'on appelle le Cycle d'un auteur célèbre. Pendant une période de huit ou quinze jours, trois semaines au plus, on représente les principales productions du dramaturge ou compositeur. En routine excellente qui permet d'apercevoir dans son ensemble l'œuvre d'un grand cerveau. La Comédie-Française, à propos de l'anniversaire de Pierre Corneille, applique à son tour cette heureuse méthode, dont elle n'avait usé qu'en 1906 pour les fêtes du tri-centenaire de l'auteur du Cid. Cette année, du 1^{er} au 11 juin, la Maison nous aura offert : jeudi dernier, le 3^e acte de *Psyché* (le passage habituellement représenté) et le *Cid* ; avant-hier dimanche, *Horace* et le *Menteur* ; ce soir, *Polyeucte* ; dimanche prochain, *Nicomède* ; au total quatre tragédies, une comédie et un fragment.

La matinée de dimanche retient aujourd'hui notre attention. *Horace* était joué par Paul Mounet, Silvain, Albert Lambert fils, Leitner, Mmes Delvaire, Madeleine Roch et Ducas. Paul Mounet ne devrait pas conserver le rôle d'Horace ; il n'en possède plus le physique, ni l'ardeur juvénile. Si Horace n'a pas l'aspect et l'impulsive exaltation d'un jeune homme, le menteur de Camille devient un monstre assommant ; il fait tout l'emportement de la jeunesse pour excuser l'acte énorme d'Horace, accompli d'ailleurs dans la surexcitation du combat d'où il sort. L'erreur de Paul Mounet est d'autant plus regrettable que le vigoureux tragédien, déplacé dans le jeune mari de Sabine, est admirable lorsqu'il incarne le vieil Horace, dont Silvain fait un bon bourgeois, au ton parfois emphatique et grandiloquent, retombant soudain dans une excessive familiarité. Silvain s'est décidé à rétablir au 5^e acte une faible partie du texte indispensable depuis que l'on nous a restitué l'entrée de Sabine ; mais pourquoi persiste-t-il à dire :

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Puisqu'un fils avec lui conspire contre un père ;
Tous deux veulent me perdre...

Au lieu du texte initial, désormais seul logique :

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère,
Mes enfants avec lui conspirent contre un père ;
Tous trois veulent me perdre...

Il adresse bien ensuite les quatre premiers vers à Sabine ; pourquoi supprimer les huit autres ? Pourquoi nous priver de l'éloquente parole du vieillard, ajoutant après avoir rappelé l'héroïsme des Curiaces glorieusement tombés :

Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

Albert Lambert fils et Mlle Madeleine Roch demeurent la vivante incarnation de Curiace et de Sabine ; jamais ces deux rôles ne trouveront d'aussi parfaits interprètes. Leitner avait joué Valère aux représentations d'*Horace* en Suisse ; il le reprend à Paris et s'y montre adroit et chaleureux diseur, au 4^e acte, dans le récit du combat ; mieux encore au 5^e, lorsqu'il accuse son rival. Mlle Delvaire est parvenue à rendre sa Camille beaucoup plus humaine, beaucoup plus tendre ; on jadis elle ne dédaignait que de la force, Mlle Delvaire exhale maintenant de la douleur ; ce n'est plus une solide gaillardie « forte en gueule », comme dirait Mme Penelle, aux prises avec son frère, dont elle est de taille à soutenir le choc, c'est une pauvre âme en détresse qui puise son énergie d'un moment dans la brûlante fièvre de son immense désespoir. Mlle Delvaire n'a pas hésité à rétablir la légende primitive : « Iras-tu, ma chère âme ? » remplacée en 1636 par la froide expression : « Iras-tu, Curiace ? » Ce petit détail éclaire toute la conception de la très intéressante tragédienne.

On joue rarement le *Menteur* de nos jours, et c'est grand dommage. Du 27 septembre 1680 à fin 1900, on l'avait affiché 650 fois. Du 1^{er} janvier 1901 au 11 juin 1914, on ne l'a donné que 12 fois ! Encore depuis une trentaine d'années ne représente-t-on souvent que des fragments : le 1^{er} acte seul, ou les deux premiers, ou bien enfin le 1^{er}, le 2^e et le 5^e. Dimanche, le *Menteur* a été joué d'adorable façon. Dehelly incarne un Dorante jeune, léger, étourdi, séduisant, élégant, vivant d'une intense vie ; on voit qu'il a reçu, compris et conservé la riche tradition de son maître Delaunay. Silvain est de tout premier ordre sous les traits du vieux Gréronte ; cette fois il sait exprimer la honte du père et la dignité blessée du gentilhomme. René Rocher succède à Desmoulin dans Alcippe ; il me paraît un peu mince pour cet emploi qui, je crois, n'est point le sien, mais il dit juste et avec chaleur. Mmes Thérèse Kolb, Rachel Boyer et Maille retrouvent leurs rôles de Sabine, Isabelle et Clarice. Denis d'Inès et Mme Huguette Duflos jouent pour la première fois Cliton et Lucrèce, succédant immédiatement à Brunot et à la regrettée Léo Malraison.

Excellent dans le valet du *Menteur*, Denis d'Inès est moins heureux le soir dans la *Marquise de Priola*, où il remplace Jacques Fenoux ; Denis d'Inès ne peut, malgré son habileté et son savoir, représenter Le Chevre ; la « tête » est bien « faite » ; le corps reste celui d'un homme jeune ; le talent du comédien n'est pas en cause ici ; la faute est de lui attribuer l'interprétation d'un personnage s'adaptant aussi mal à son extérieur ; pour certains rôles des épaules sont indispensables.

Emile Mas.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — M. Giordano a assisté hier à la répétition générale de *Madame Sans-Gêne* et a conduit l'orchestre qui lui a fait une longue ovation.

Madame Sans-Gêne sera donnée en matinée de gala samedi 10 juin, au bénéfice des soldats aveugles et des veuves des Ardennes. La célèbre comédie musicale en trois actes, d'après Victorien Sardou et Emile Moreau, adaptation française de M. Paul Milliet, musique de M. Umberto Giordano, sera interprétée par Mmes Davelli, Maryliska, etc., MM. Fontaine, Jean Perier, Léon David, Henri Fabry, etc., M. Giordano conduira l'orchestre.

L'Espagne après la Suisse. — La Comédie-Française prépare un programme de tragédie et de comédie pour la série de représentations qu'elle va donner en Espagne vers le 14 juin.

MARDI 6 JUIN

Comédie-Française. — A 8 heures, *Corneille et Richelieu*, *Polyeucte*.

Opéra-Comique. — Jeudi, à 1 h. 12, *Phryné*, le *Joueur de Notre-Dame*.

Odéon. — A 8 h. *Tricorne et Cécile*.

Théâtre Antoine. — Relâche.

Ambigu. — A 8 heures, la *Femme X...*

Appolo. — A 8 h. 15, la *Démocratie du Printemps*.

Revue-Parallèle. — A 8 h. 15, *Potash et Peribaillet*.

Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée samedi et dimanche, 8 h. 30, les *Exploits d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, le *Contrat des vagabonds*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 15, le *Château de la Mort lente*.

Gymnase. — A 8 h. 50, la *Therapie anglaise*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la *Revue*.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orageuse*. A 9 h., *Paris*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la *Flambée*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Vendeur de nuit* (Sacha Guitry).

Charlotte Lysès, chez les *Monodons*. Matinée jeudi et dimanche.

Renaisances. — A 8 h. 10, *l'Hôtel de la rue Exchange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Prophète*.

Variétés. — A 8 h. 30, la *Revue de New-York*.

Vauvilliers. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 41-08). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall.

Campani-Palace. — A 8 h. 30, *Sur le front d'Orient* ; les *Obsèques du général Hédouin*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — *Panther* (sensational) ; le *Soupeur typique* (Duquesne et Georges Wagnon). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mal et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Naciste*, le *Soupeur typique*, les *Chiens sub Armée d'Alsace*.

COURS ET CONFÉRENCES

Conférence de l'abbé Wetterlé. — Ce soir mardi 6 juin, à 8 h. 1/2, à la salle de Géographie, 181, boulevard Saint-Germain, M. l'abbé Wetterlé, ancien député d'Alsace-Lorraine, répètera sa conférence sur : l'Alsace-Lorraine d'hier et d'aujourd'hui.

On trouve des cartes à l'Alsacien-Lorrain, 1, rue de Médicis, et à la Salle de Géographie.

Pour ajouter aux richesses du Louvre

M. Paul Garnier, l'horloger de la marine et des chemins de fer, vient de donner au Louvre, avec réserve d'usufruit, une admirable collection de montres gravées du seizième siècle, d'après les modèles des maîtres orfèvres de la Renaissance française. Il y a adjoint une magnifique vierge d'ivoire, de la même époque, une plaquette d'argent gravé (quatorzième siècle) préparée pour l'émil transalpin, cinq plaquettes de bronze (quinzième siècle) et que disputa, sans succès, le musée de Berlin lors de la vente Spitzer.

Le conseil des musées a accepté, en outre, de la famille Chabrière, le don, pour le Louvre, d'une œuvre de dinanderie fort belle et d'une aquamanille du douzième siècle qui prendra place à côté des pièces de même ordre figurant au legs Sauvaget.

Ainsi la générosité et le patriotisme des Français enrichissent-ils le glorieux sanctuaire de nos traditions d'art national, en une suite de gestes qui sont autant de nobles défis à ceux qui pensaient, il y a vingt-deux mois, fouler aux pieds une partie de nos trésors avant d'emporter le reste.

TIRAGES FINANCIERS

Ville de Paris 1892. — Le numéro 350809 est remboursé par 200.000 francs ; le numéro 604316 par 50.000 francs. Les quatre numéros suivants sont remboursés par 10.000 fr. : 472288, 887710, 82405, 513334. Les quatre numéros suivants sont remboursés par 5.000 fr. : 516388, 925137, 952119, 377308.

Ville de Paris 1892. — Le numéro 371892 est remboursé par 50.000 fr. ; le numéro 98178 par 10.000 fr. Les cinq numéros suivants sont remboursés par 1.000 fr. : 124671, 516117, 387430, 685178, 687100.

Bonifications 1893. — Le numéro 447193 est remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 108551 par 10.000 fr. Les six numéros suivants sont remboursés par 1.000 fr. : 470194, 684776, 1338344, 417824, 4203761, 1280623, 1101111, 129488, 710830, 152136.

Communes 1879. — Le numéro 927640 est remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 283778 par 25.000 fr. Les six numéros suivants sont remboursés par 5.000 fr. : 228606, 615293, 947205, 12368, 798182, 585541.

Communes 1880. — Le numéro 116091 est remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 814588 par 25.000 fr. Les six numéros suivants sont remboursés par 5.000 fr. : 220183, 138241, 556078, 131028, 33352, 52161.

Communes 1899. — Le numéro 284027 est remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 528191 par 5.000 fr.

Communes 1891. — Le numéro 403400 est remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 710838 par 10.000 fr. ; le numéro 996129 par 5.000 fr.

FAMINE, par BENJAMIN RABIER



OTTO-BOCH. -- « Pourrai-je le remettre un jour... mon beau pantalon d'avant-guerre ?... »

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 6 JUIN 1916

37

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XIX

Un train de grands blessés passant, j'ai évacué votre homme sur Amiens où l'hôpital possède tout le matériel pour tenter des opérations dans les cas à peu près désespérés. Cependant, si la famille de votre ami n'est pas prévenue, c'est qu'il n'agonise pas encore; gardez un peu d'espoir. On se demande parfois si l'espoir de ceux qui aiment un malade ne prolonge pas sa vie. Autrement certaines guérisons de blessés demeureraient inexplicables même et surtout pour nous, les médecins.

Gaspard, touché par la nouvelle que lui annonçait le major, était pâle.

— Le caporal Durand serait-il votre proche parent, un père? non, il était trop jeune; votre frère peut-être? demanda le médecin.

Gaspard secoua la tête.

— Non, le caporal est mon ami; sa femme, sa fille le recherchent et m'ont demandé de le trouver.

— Sa femme, sa fille, s'écria le major, nous y voilà. Vous aimez peut-être sa fille, à moins que...

— Laissez, interrompit Gaspard avec fermeté, j'étais un enfant et j'aimais déjà cette jeune fille.

— Ah! j'étais persuadé qu'il y avait de l'amour

dans cette histoire, tempeta le major, autrement un officier s'occuperait-il, au lieu de guerroyer comme il sied, d'une chiffie de blessé bon à rien. Amoureux, ils sont amoureux tandis que la bataille fait rage !...

— La patrie n'y perd rien, riposta sèchement le lieutenant.

Il voulait couper court à toute critique et à toute plaisanterie et il reprit :

— Le caporal Durand est donc à Amiens?

— Oui, il est hospitalisé dans l'hôtel de la Grand'-Place devenu ambulance militaire, une des meilleures de toutes celles qui existent près de la zone des armées. Je vous donnerai une autorisation pour le voir si vous le désirez... et s'il vit encore. Vous trouverez peut-être sa femme auprès de lui, elle a certainement été prévenue.

— Je vais quand même télégraphier à l'abbé Touchim, le curé de Bland, il préviendra avec des ménagements Mme Durand de Bland, répondit le major.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et quand il eut rédigé la dépêche sur la table du major, Gaspard écrivit encore à Monelle la réponse à sa lettre. Puis, après une poignée de main chaleureuse à son bête, il monta de nouveau dans l'auto qui l'avait amené de Nalons à Neuilly et qui le conduirait au train l'an express à Amiens.

Il arriva dans cette ville assez récemment délivrée de l'occupation allemande, la nuit, alors que toutes les maisons privées étaient closes et à plus forte raison l'asile des grands blessés où Didier divaguait peut-être dans un somnambulisme.

Le pauvre lieutenant et son ami l'automobiliste étaient brisés, rompus de fatigue; fort heureusement ils trouvèrent deux chambres dans une auberge d'apparence modeste mais propre et qui

parurent le dernier mol du luxe à nos braves, habitués par la vie en campagne à coucher sur la dure.

Gaspard eut un sourire de ravissement devant l'entrebâillement des draps blancs. On est un homme quoique soldat. Dès qu'il eut la tête sur l'oreiller, il s'endormit, goûtant sans retard un repos bien gagné.

CHAPITRE XX

L'express Paris-Amiens dépassera cette ville pour aller dans le Nord très près de la ligne de feu; aussi est-il bondé de voyageurs, plein d'une foule bigarrée qui ne ressemble en aucune manière à celle qu'il transportait avant la guerre.

Touristes et représentants de commerce sont remplacés par des médecins militaires, des soldats et des officiers en tenue de campagne, convalescents qui, pour la plupart, regagnent le pays où ils se sont déjà battus et où ils entendront sans doute encore gronder le canon.

Le train roule dans le ron-ron monotone de la locomotive, des yeux se ferment, le sommeil délivre un instant plus d'un dormeur du souvenir des souffrances vécues et de la crainte de celles qui peuvent encore venir.

Le train passe à toute vapeur au milieu de pays charmants, Chantilly d'abord. Mais c'est la nuit, or ne verra pas les dernières feuilles rousses mélangées à une parure éphémère aux futaies et aux taillis, on ne verra pas Creil, ville d'usines, blanche et noire avec ses hauts fourneaux et ses toitures effeuillées par les obus allemands. Qu'il semble lent, long et pesant, le rapide qui stationne parfois dans la campagne à Mme Durand de Bland et à sa fille, accablées dans un compartiment de première classe. Elles passent les yeux grands ouverts

LES SPORTS

ATHLETISME

Challenge de Bréguet. — L'A.S. de l'Ecole Bréguet organise, le jeudi 8 juin, sur la piste du Racing Club de France, à La Croix-Catelan, un challenge d'athlétisme ouvert à tous les scolaires possesseurs de la licence 1916. Le classement se fera par addition des points obtenus dans chacune des épreuves suivantes : 100, 400 et 1.000 mètres, sauts en hauteur et en longueur, lancement du poids (des deux mains). Chaque concurrent sera tenu de participer à toutes les épreuves. quinze prix récompenseront les premiers du classement général.

MARCHE

Le quinzième Brevet de marche. — Pour la quinzième épreuve mensuelle du Brevet de marche du C.E.P., huit aspirants ont pris le départ et ont tous accompli l'épreuve de 10 kilomètres : Emile Andriot, Pierre Boisseau, Marcel Garrigou, Camille Minilla, Louis Morisy, Henri Pételot, Lucien Vailly, Léon Vassot.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL
du 5 juin 1916

Les affaires sont toujours peu actives à la Bourse de Commerce. La cote des Suifs indigènes reste maintenue à 154 fr. en branche, 107.80. Huile de lin plus faible à 138 fr.

La cote des Métaux enregistre une nouvelle baisse du cuivre en lingots à 225 fr.; de l'étain detroits à 576; anglais, 586; plomb, Havre-Rouen, 101 fr.; Paris, 101.50; zinc, 230, extra 206. Depuis un mois, c'est une baisse de 37.50 pour le cuivre, de 31 fr. pour l'étain, de 6 fr. pour le plomb et de 45 fr. pour le zinc. A Londres, on cote : cuivre, 121 liv. et la livre, contre 113 il y a un mois; étain, 185 contre 196; plomb, 32 contre 33; zinc, 70 contre 96.

Les cloches Métaux sont cotées à Paris aux 100 kilos : bronze mitraille, 300 à 310 fr.; cuivre rouge non étamé, 300 fr.; étain, 275 fr.; jaune lourd, 175 fr.; jaune léger, 160 fr.; jaune tout venant, 160 fr.; zinc couverture, 180 fr.; ménage, 155 fr.; plomb tuyaux, 80 fr.; fonte, 50 fr.

La crise du Sucre n'est pas enrayée. La raffinerie, faute de sucre brut, a réduit sensiblement son travail, comme le prouvent les sorties journalières de l'Entrepôt, qui n'atteignent pas 500 sacs, contre 4.000 à 5.000 l'année dernière. Le stock indigène est réduit à 51.618 sacs, contre 372.744 en 1915. En Angleterre, le stock des trois principaux ports n'est plus, au 31 mai, que de 30.000 tonnes, contre 120.000 et 145.000 en 1915 et 1914.

Des livraisons insignifiantes ont été faites jusqu'ici par le gouvernement.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

D'après la revue l'Esprit, le Consortium des marchands de fer vient d'être constitué d'accord avec le ministère de la Guerre, pour une répartition équitable entre les exigences de la guerre et les besoins privés du commerce, qui nécessitent des acheteurs divers en vue du relèvement de notre industrie.

La Bourse de Paris

DU 5 JUIN 1916

Bien que le volume des transactions soit toujours restreint, la tenue générale du marché reste encourageante. Le fait saillant du jour est un 12^e mouvement de hausse des lignes

espagnoles, parmi lesquelles le Nord-Espagne atteint 455, le Saragosse 450, les Andalous 382. A noter également une reprise appréciable des Industrielles russes traitées en banque.

Par ailleurs, nous retrouvons nos rentes sans changement, soit le 3 0/0 à 62.75, le 5 0/0 à 88.25.

Dans le groupe de nos grands chemins, on a quelque peu réhaussé le Nord à 1.130, le P.-L.-M. à 1.057 et l'Ouest à 735, tandis que le Midi se raffermi à 960.

Les cupifères ont meilleure allure : le Rio passe de 1.760 à 1.775.

COURS DES CHANGES

Londres, 28.15 1/2; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 246; Pétersbourg, 179 1/2; New-York, 591; Italie, 83; Barcelone, 610.

VOUS APPRENDREZ L'ANGLAIS facilement sans maître, en lisant tous les samedis *Le Causeur anglais*. Méthode facile, rapide, pratique. Prononciation exactement imitée. 3 mois : 2 francs; un an, 7 francs. Directeur : George HICKMAN, 29, rue de Bellefond, Paris.

CONSTRICTION

un **GRAIN de VALS**
au repas du soir
assure fonctionnement
normal de l'intestin.

Sauvez vos Cheveux

PAR LE

Pétrole HAHN

PRODUIT FRANÇAIS

Gros : F. VIDERT, Fils, LYON.

VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT

Recommandé Spécialement

aux

CONVALESCENTS,

ANÉMIÉS,

NEURASTHÉNIQUES,

Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS
à RUE VIVienne, PARIS.



RIDES CIGATRICES, TACHES VEROLE

Parle et écris, s. a. l. p. HERZOG, Le Raincy (Seine-St. Denis).

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{me} Qualité : Marque Rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et bons détaillants en Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Service automobile entre le Mont-Dore et Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme). — Afin de faciliter aux baigneurs et aux touristes, notamment ceux de La Bourboule et du Mont-Dore, l'accès de la pittoresque station thermale de Saint-Nectaire, la Compagnie d'Orléans a réorganisé pour la saison d'été 1916 son service automobile quotidien entre ces deux dernières localités qui lui précédemment si apprécié. Le service dont il s'agit assurera la correspondance avec les trains express de nuit et de jour de ou pour Paris-Quai d'Orsay.

Aller. — Du 15 juin au 1^{er} septembre : départ du Mont-Dore à 7 h. 20, arrivée à Saint-Nectaire à 8 h. 45; du 15 juin au 15 août : départ du Mont-Dore à 18 h. 45, arrivée à Saint-Nectaire à 19 h. 45.

Retour. — Du 15 juin au 1^{er} septembre : départ de Saint-Nectaire à 17 h. 15, arrivée au Mont-Dore à 18 h. 15. Du 15 juin au 15 août : départ de Saint-Nectaire à 8 heures, arrivée au Mont-Dore à 9 h. 30.

Prix par place et par voyage simple de la gare du Mont-Dore à Saint-Nectaire et vice-versa : 6 francs.

Billets directs de Paris-Quai d'Orsay à Saint-Nectaire et vice-versa. Billets d'aller et retour collectifs de famille.

Enregistrement direct des bagages. Entre Paris-Quai d'Orsay et le Mont-Dore et vice-versa, voitures directes de toutes classes, lits-toilette et compartiments-couchettes.

CHEMINS DE FER DU MIDI

La ressource des Pyrénées. — A tous ceux, Français et Alliés, qui cherchent un lieu de villégiature pour l'été, la région des Pyrénées offre, plus qu'aucune autre en France, l'immense ressource de ses villes d'eau, aussi délicieuses par l'efficacité de leurs thermes que par la pureté de leur air et la beauté lumineuse de leurs paysages ensoleillés.

Ce sont d'abord, étendues le long de la Côte d'Argent baignée par les vagues de l'Atlantique, les plages de Soulac-sur-Mer, Arcachon, Cap-Breton, Biarritz, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye; et, de l'autre côté, se succédant au pied des rochers de la Côte Vermeille, devant la mer bleue, les ports et les localités pittoresques de La Nouvelle, de La Franqui, d'Argelès-sur-Mer, de Collioure, de Port-Vendres, de Banyuls-sur-Mer.

Puis, de l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées en une ligne presque ininterrompue, enserme dans ses hautes montagnes de fraîches stations balnéaires dont les plus renommées restent Dax, Cambo, Pau, les Bains-Bonnes, les Bains-Chaudes, Lourdes, Argelès-Gazost, Cauterets, Luz-Saint-Sauveur, Gavarnie, Barèges, Bagnères-de-Bigorre, Luchon. La chaîne des Pyrénées, reliée au vaste plateau de Superbagnères altitude 1.800 mètres par un chemin de fer électrique qui fonctionne régulièrement à partir du 1^{er} juin, Capvern, Ax-les-Thermes, Molit, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains.

Les relations avec la Côte d'Argent, la Côte Vermeille et les Pyrénées sont facilitées, pendant la saison, par la circulation de trains express de jour et de nuit comportant des voitures directes, wagons-lits et wagons-restaurants.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

cette nuit de voyage qui les conduit au chevet de Didier.

La dépêche de Gaspard, avec les indications précises qu'elle contenait pour faciliter le déplacement des châtelines, était arrivée le matin chez l'abbé Joachim. Le prêtre était venu de suite à Bland avec des nouvelles nouvelles. Il avait d'abord prévenu Clotilde de la venue, puis enfin, les ayant précisées, il avait réconforté de son mieux les deux dames et enfin avait aidé à leur départ.

Il y avait eu un débat et de l'indécision entre la mère et la fille. Clotilde répugnant à l'idée de laisser Bland aux domestiques et aux réfugiés, elle avait voulu partir seule.

— La maison ne s'envolera pas, assurait Monette avec vivacité.

L'abbé Joachim, hochant la tête, ne voulait rien promettre; il savait que très près de Provins, dans les environs de Meaux, des demeures et leur contenu, des villages entiers s'étaient comme volatilisés et en l'espace de quelques heures. Il avait entendu parler de ces miracles diaboliques renouvelés des âges barbares.

Mais l'ennonciation heureusement avait reculé, et Provins, sœur de Senlis dévastée, Provins aux beaux monuments et aux tendres roses, avait été épargnée. L'abbé ne pouvait songer sans joindre les mains et sans murmurer une prière d'action de grâces à ce prodige, divin, cette fois.

Il avait cependant conseillé aux dames de laisser le legs et ses hôtes et d'entreprendre, au risque même de courir certains dangers, un douloureux et peut-être périlleux déplacement.

— Je veux partir seule, avait déclaré plusieurs fois Clotilde.

Et regardant sa fille avec douceur, elle avait ajouté en s'adressant au prêtre :

— Des yeux de vingt ans ne devraient jamais avoir à pleurer.

L'abbé Joachim avait encore hoché la tête, il n'approuvait pas la châteline. Bien souvent des yeux de vingt ans pleuraient depuis trois mois. Les uns versaient des larmes, d'autres se fermaient pour toujours et il n'y avait plus de vingt ans devant la douleur et devant la mort.

— La guerre a ses deuils, mais elle a sa gloire, assura avec bonté l'abbé Joachim. Elle est toute la vie de la France, en ce moment. Il ne faut pas refuser ce qui est la vie à nos enfants.

— Oui, c'est ma vie, c'est ma vie, répéta châtelineusement Monette. Je veux voir mon père qui s'est battu pour nous. Je veux le réconforter, le guérir.

— Le guérir ! le guérir ! murmura Clotilde dans un triste soupir. Le guérir !

Sa pâleur, son attitude presque défaillante la trahissaient. Elle eût voulu cependant se montrer calme, énergique devant les coups de la destinée, comme jadis.

Mais autrefois n'était pas aujourd'hui pour cette belle arrivée à son apogée. La tourmente la flétrissait ainsi que l'orage abat les corolles épanouies.

Ses cheveux dorés comme une moisson mûre pendant le dernier été blanchissaient. C'était le lavis effaçant en quelques jours un pastel aux riches couleurs. En vérité tout le visage de Clotilde grisonnait, des meurtrissures d'ombre cernaient ses yeux, dont le bleu devenait de lin après avoir été de myosotis. Ses sourires éteints laissaient deux plis aux coins de ses lèvres qui passaient du rose au mauve.

La guerre détestée des mères dévastait cette femme qui n'avait cependant pas de fils à la bataille, et à qui tout un passé, toute une hérédité, conseillaient la vaillance.

Le fruit mûr et pesant, lourd d'existence, tombe ainsi sous la rafale.

Elle avait aimé Didier d'un cœur fortuné : à la fin il avait récompensé sa constance, presque de l'obstination, et il était devenu tendre et affectueux. Le bonheur atteignait après de longues et rudes années d'attente lui était aussitôt brutalement arraché.

Le beau rêve d'amour conjugal réalisé somnait dans un de ces cauchemars dont on croit s'éveiller faute de pouvoir crier. Un survit à des songes atroces, mais il arrive à une femme de voir mourir sur elle en un instant sa jeunesse et sa grâce.

Les circonstances étaient si tragiques que l'entourage de Clotilde s'apercevait à peine de son brusque déclin et que personne ne songea à la plaindre d'avoir à le subir.

Qu'importent en effet une fleur fanée, une beauté évanouie, alors que des cathédrales et des villes s'effondrent et qu'à chaque heure du jour et de la nuit des existences sont lancées par milliers ?

Doucement, le train glissait, mais son berceement monotone n'endormait pas Clotilde, n'endormait pas Monette qui voyaient Didier mort, agonisant ou malade. Elles ne savaient pas.

Elles vont vers lui, il est blessé, il est à Amiens dans une ambulance. Elles ignorent le reste, c'est-à-dire toutes les péripéties du drame qu'elles vivent en ce moment.

L'aurore pâle d'un jour pluvieux se leva et le train stoppa longtemps dans une campagne déserte, sans doute à l'endroit d'un embranchement pour la mobilisation. Il attendait avant de poursuivre sa route le passage de convois militaires et sanitaires.

(A suivre.)

NOS ALLIÉS RUSSES AU CAMP DE MAILLY



LA MESSE AU CAMP



L'HEURE DE LA SOUPE



LE PLUS JEUNE RUSSE ET LA PLUS JEUNE INFIRMIERE DU CAMP



LA MANŒUVRE DE LA MITRAILLEUSE SOUS LE COMMANDEMENT D'UN OFFICIER FRANÇAIS INSTRUCTEUR

Les Russes installés au camp de Mailly sont exercés quotidiennement au maniement des mitrailleuses dont leur armée sera abondamment pourvue. Une église a été construite dans leur camp pour la célébration du culte orthodoxe. Nos alliés mettent toute leur activité à se préparer aux combats où ils sont impatients de rejoindre leurs frères d'armes français.